

Hollywood

Cendrars, Blaise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLAISE
CENDRARS



HOLLYWOOD
LA MECQUE DU CINÉMA

Les Cahiers Rouges
Grasset

BLAISE
CENDRARS



HOLLYWOOD
LA MECQUE DU CINÉMA

Les Cahiers Rouges
Grasset

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur aux Éditions Grasset:

Dédicace

Préface

I - Hollywood 1936

LA PLUS JEUNE CAPITALE DU MONDE ET LA CAPITALE DE LA JEUNESSE.

UNE VILLE PORTE-BONHEUR.

L'USINE AUX ILLUSIONS.

M^{ME} WILCOX, LA MARRAINE DE HOLLYWOOD.

LE LOTISSEMENT « LE HOUX ».

LE CHÂTEAU DE M. DE LONGPRÉ.

LE PRESTIGE DE LA FRANCE.

HOLLYWOOD DEMAIN ET IL Y A 250 000 ANS.

II - La cité interdite

UN FAIT DIVERS GROSSI 1 000 FOIS.

LE TROMPE-L'ŒIL, UN PHÉNOMÈNE DE L'OPTIQUE AMÉRICAINE.

PARADOXES DE FAIT ET D'ACTION.

L'AMÉRIQUE DEVRAIT DORMIR DURANT 25 ANS OU ALORS, ROUVRIR SES FRONTIÈRES.

« FECISTI PATRIAM DIVERSI GENTIBUS UNAM. »

UN TECHNOCRATE : HAROLD LOEB.

LA CHARTE DU « PLEIN » AMÉRICAIN.

QUELQUES CHIFFRES ET FOIN DU PITTORESQUE !

À HOLLYWOOD TOUT HOMME QUI SE PROMÈNE À PIED EST UN SUSPECT.

LA CALIFORNIE, ET PLUS PARTICULIÈREMENT LES VILLES DE LOS ANGELES ET DE HOLLYWOOD VONT-ELLES S'ENTOURER D'UNE MURAILLE DE CHINE ?

UNE AUDIENCE DE NUIT.

PEUT-ON EMPÊCHER LES AUVERGNATS DE VENIR TENTER FORTUNE À... HOLLYWOOD ?

L'UTOPIE DES H-P.

IMPORTANCE PRIMORDIALE DE L'ACTUALITÉ.

DU CIRCUIT DES « GARES D'ADOBE » AUX « DÉCORS MOBILES » DU PRINCE POTEMKINE.

III - La Mecque du Cinéma

SI VOUS VOULEZ FAIRE DU CINÉMA, VENEZ À HOLLYWOOD : MAIS SANS LA CROIX ET LA BANNIÈRE VOUS NE RÉUSSIREZ PAS !

LE TROU DANS LE MUR.

LES PHARISIENS.

À L'« UNIVERSAL ».

À LA « PARAMOUNT ».

AUX « ARTISTES ASSOCIÉS ».

À LA « M. G. M. ».

IV - Nouvelle Byzance

DE L'ARITHMÉTIQUE AU MYTHE.

750 000 PHOTOGRAPHIES, 35 000 LETTRES D'AMOUR.

UNE USINE OU UN TEMPLE ?

« TCEDIUM VITÆ ».

LE CÔNE D'OMBRE.

ATMOSPHÈRE D'USINE ET DE SERRE CHAUDE.

BESOIN BIEN ORDONNÉE MAIS SANS JOIE.

RATIONALISATION.

LA PARADE DU BAISER.

LES MÉTAMORPHOSES DE L'IDÉE.

DANS LES COULISSES.

TOUT LE MONDE EST MÉCONTENT.

V - Mystique ou « sex-appeal » ?

LE GRAND ZIEGFELD.

NEW YORK, LA NUIT.

« LUMIÈRE !... ON TOURNE !... »

LA HANTISE D'UN REFRAIN DE CAF' CONC'.

LE CLOU DE LA « ZIEGFELD-FOLLIE » EST UNE PAGE ARRACHÉE À MON ROMAN « LE PLAN DE L'AIGUILLE ».

UNE « SCRIPT-GIRL » À ASSISE, EN L'AN 1260 : ANGÈLE DE FOLIGNO.

VI - Le grand mystère du « sex-appeal »

WALLY WESTMORE, L'EXPERT EN « SEX-APPEAL ».

LA CLEF DU « SEX-APPEAL ».

LE PLUS BEAU VISAGE D'AUJOURD'HUI.

LES NÉGRESSES BLONDES.

LA PERCÉE : « I'LL STRIKE IT ! »

MÉLI-MÉLO HOLLYWOODIEN.

VII - ***Hollywood, la nuit***

L'AGENT, UN DES MAÎTRES OCCULTE DE L'ÉCRAN.

LES « TALENT-SCOUTS », LES CHASSEURS DE STARS.

LE TERRAIN DE CHASSE DE PRÉDILECTION DES « TALENT-SCOUTS ».

HOLLYWOOD, LA NUIT.

Dans la collection Les Cahiers Rouges

© *Éditions Bernard Grasset, 1936.*

978-2-246-40349-4

Du même auteur aux Éditions Grasset:

Hors la loi

Rhum

La Vie dangereuse

Moravagine

avec
29 dessins pris sur le vif par
JEAN GUÉRIN

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Blaise Cendrars / Hollywood

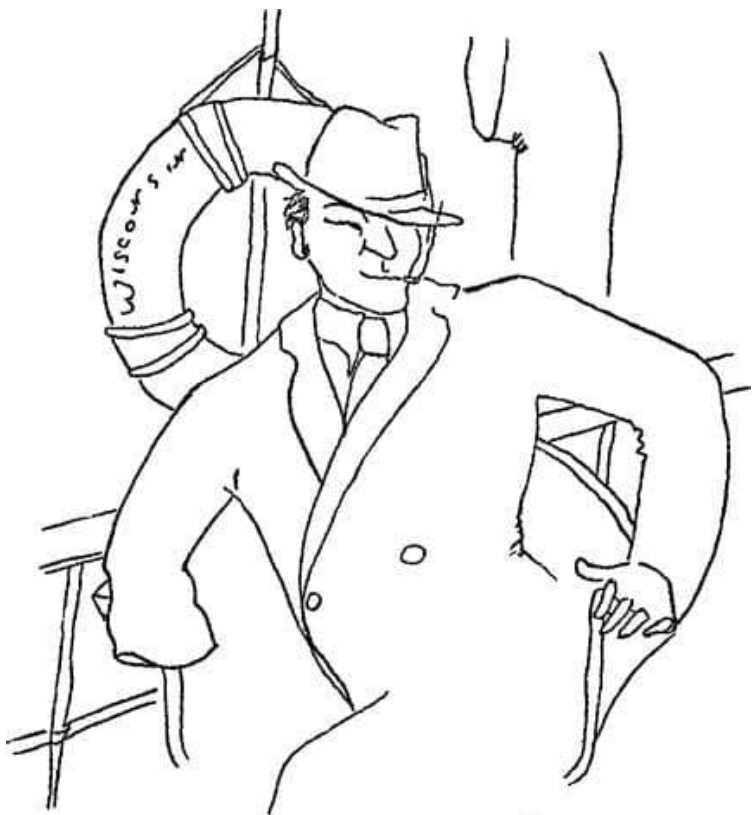
Cosmopolite - il semble que le mot ait été inventé pour Cendrars, né en 1887 d'un père suisse et d'une mère écossaise, écrivain de langue française et citoyen du monde autant par volonté que par vocation. Appartenant à cette génération qui se lance à la découverte lyrique de la planète, il prend très tôt la route et, à peine sorti de l'adolescence, explore en aventurier tous les pays d'Europe, l'Amérique et l'Asie. Ses premiers écrits : la Légende de l'or gris et du silence, les Pâques à New York, la Prose du Transsibérien donnent déjà le ton : leur poésie énergique et joviale, en prise directe sur la chose observée, et libérée de toute contrainte classique, exaltera l'instant, l'action et la couleur locale avec l'intensité constante et le rythme heurté qui, dès ses débuts, caractérisent l'écriture de Cendrars. Mutilé d'une main pendant la guerre de 14, il en racontera l'expérience dans La Main coupée. Prolifique, il fait se succéder les livres avec la régularité des moissons : Profond aujourd'hui, Kodak, l'Or, Moravagine, la Confession de Dan Yack, Rhum, Histoires vraies, l'Homme foudroyé... Jusqu'à sa mort en 1961, Cendrars va, titre après titre, édifier une des œuvres les plus fortes et les plus personnelles d'une époque où la concurrence ne manque pas.

En donner une idée en quelques lignes est exclu : trop riche, trop abondante et trop diverse. A peine peut-on évoquer son odeur, sa musique - tout ce qu'il y a de charnel au fond de cette prose de poète, haletante et dévastatrice. Car, poète, Cendrars le demeure toujours, et si toute son œuvre est placée sous le signe du reportage lyrique, il y a moins en lui du journaliste que du visionnaire. Il est particulièrement attentif à la réalité de son temps, et aucune de ses composantes - du machinisme à la psychanalyse - ne lui échappe, mais toutes ces données modernistes sont constamment brassées, mélangées et transfigurées par la fureur d'une écriture en fusion qui roule de livre en livre à la façon d'une coulée de lave.

Si Cendrars disait écrire de la « poésie documentaire », Hollywood (1936) est un reportage plein de poésie. Ces lieux et ces êtres qui paraissaient si simples et si naturels à l'époque où il l'écrivait, les grands studios, les stars, sont aujourd'hui devenus des mythes. Regardez la MGM, écoutez Marlène Dietrich : c'est toujours Cendrars et son enthousiasme qui

nous parlent.

Je dédie ces pages fugitives
À
PIERRE LAZAREFF
et à son équipe si sympathique de Paris-Soir
ET
à mes amis de Hollywood
D'ABORD
à toi, JEAN GUÉRIN et à toi, WALTER
SHAW
en compagnie de qui j'ai bu jour et nuit tant
de bons et de mauvais whiskys
et à vous, « Marquise » de Santa Barbara, de
Bonair
et autres lieux dans les collines ENSUITE
à ROBERT FLOREY, à CHARLES BOYER, à
JACQUES THÉRY
qui m'avez ouvert les studios
ENFIN
à toutes les jolies filles de la ville
dont celles de mon orchestre particulier de «
jazz-hot »
KA BALZAC, la virtuose de la batterie
JUNE CRUZE, l'improvisatrice
SANS OUBLIER



centrers van de kadeau
a San Pedro around San
Ligart d Hollywood

Jean Guesni

Préface

Voici donc mon petit livre sur Hollywood. Il est bien incomplet car je n'y parle ni de mon vieux copain Charlot, pour qui j'ai une si grande admiration, ni de Louise Fazenda, la seule femme comique à l'écran (en France nous avons Raymone au théâtre), l'étourdissante Fazenda, l'irrésistible Louise pour qui j'ai un vieux béguin qui date du temps du muet, ni des metteurs en scène, ni des nouvelles stars que j'aime le plus. Mais n'étant resté que quinze jours à Hollywood les metteurs en scène et les stars que j'aurais tant aimé voir étaient en plein travail et n'avaient ni le temps, ni les loisirs de me recevoir, Louise Fazenda venait de mettre au monde, à quarante-deux ans! son premier bébé, ce que je pris d'abord pour une bonne blague ou de la publicité, mais ce qui s'est avéré être authentique, et Charlot était trop nerveux, à mon arrivée, parce qu'il était à la veille de la première de son dernier film et, à mon départ, trop nerveux encore, parce qu'il était au lendemain de cette première, où il s'était senti, avait-il déclaré à la radio, « mal à l'aise comme sur la chaise électrique ».

Il manque encore bien d'autres choses à mon livre, par exemple des portraits de stars, mâles et femelles; un chapitre sur la vanité merveilleuse des « producers » ; un chapitre sur les metteurs en scène et les aléas de leur métier; un chapitre sur les figurants, leurs avatars et leur exploitation; un chapitre sur les financiers du cinéma, ces pittoresques bohèmes de la finance internationale; un chapitre sur les deux mille écrivains sous contrat, attachés aux grandes firmes de Hollywood et dont les habitudes de paresse sont celles d'une lamasserie; un chapitre sur Walt Disney, ce poète à l'usine, dont le prochain film en huit bobines : « Blanchefleur des Neiges et les six Nains » comportera cent cinquante mille dessins animés, ce qui demanda comme mise au point deux à trois millions de brouillons exécutés à la main; un chapitre sur la couleur, un autre sur le relief, ces deux dernières nouveautés de l'écran; un chapitre sur la drogue, un sur les scandales, un sur les divorces, car l'on ne comprendra jamais rien à l'histoire de Hollywood si l'on ignore les extravagances sexuelles qui peuvent fuser dans cette serre chaude et comment, par exemple, l'assassinat de Telma Todd est une affaire de gousses ou comment M. de Beaugrelon, émigré en Californie, fait florès et est de tous les « cocktail-party » que l'on organise à son honneur, en « week-end », dans chaque bungalow.

Il manque encore à mon livre des histoires de voleurs en auto et de gangsters; l'énumération des boîtes de nuit, telle que la plus sympathique de toutes, « La Glorieuse Porte » de Louis Prima, où j'ai rencontré James

Wong Howe, le meilleur opérateur du filmland américain, un Chinois! ou le bruyant « Sebastiano's Cotton-Club » où Thompson, le masseur des stars, qui ressemble à un jeune corsaire et est beau comme un ange damné, joue du tuba, ou « l'Alabama », la boîte nègre par excellence, où, le mardi soir, l'on peut voir les femmes de chambre et les valets des stars, dans les atours de leurs patrons, boire, chanter, danser, singer leurs « singes » et se faire prétentieusement passer pour les rois ou les reines de l'écran d'argent, et où, les autres soirs de la semaine, on peut entendre les plus beaux « blues » du Sud, chantés par une métisse à la voix prenante, au masque lourd, aux gestes voluptueux, à la diction enfantine pour qui j'ai fait une chanson inédite : « Mississipi Kisses », qu'elle balbutie et mime à ravir.

Adrian, le couturier, et Max Factor, le maquilleur, tous les deux d'une audace folle, puisque chacun de ces maîtres a su renouveler son art, un art classique et de vieille tradition, pour l'adapter aux proportions si particulières et à l'angle de la prise de vues qui dans la lumière spéciale du studio ou à l'échelle de l'écran déforment si facilement un visage ou une taille, Adrian et Max Factor aussi méritaient chacun leur chapitre. Mais où cela m'aurait-il mené, grands dieux, car l'on remplirait facilement un volume de souvenirs avec les anecdotes qu'ils content, eux qui sont établis à Hollywood depuis vingt-cinq ans, qui ont connu tout le monde, habillé ou coiffé tout le monde, aidé à tous les débuts, suivi toutes les carrières, assisté à tous les triomphes et qui connaissent comme personne les habitudes, les tics, les manies, les goûts, les aventures, les succès, les malheurs secrets, les désillusions intimes, bref la fortune des stars, à la ville comme au studio.

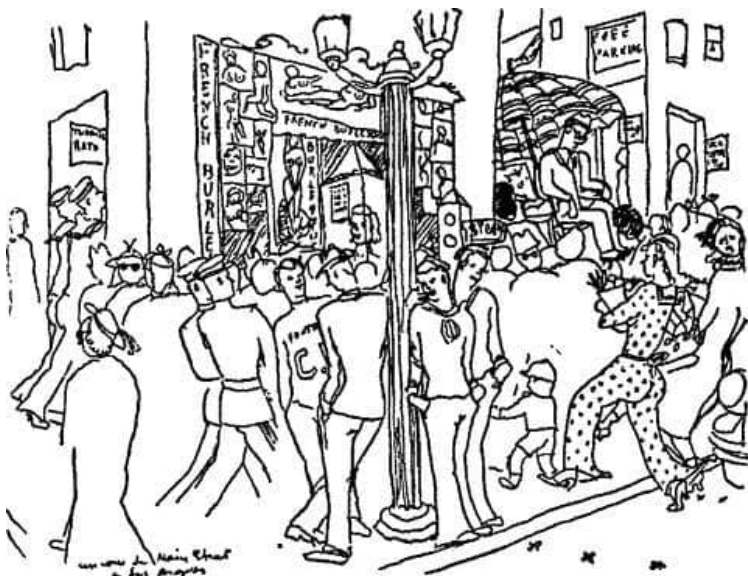
Néanmoins, malgré toutes ses lacunes, j'ose espérer que ce petit livre ne décevra pas le lecteur car pour ajouter à mon texte tout ce qui lui manque j'ai la chance de pouvoir lui montrer les dessins pris sur le vif par mon ami Jean Guérin, dont le crayon est aussi rapide que l'œil est malicieux, amusé, fidèle, et qui a su saisir avec tant d'exactitude sous son apparente nonchalance - le dessin de Jean Guérin est au dessin d'Ingres ce que la sténographie est à la calligraphie - certains aspects des plus fugitifs et des plus typiques de cette étonnante improvisation quotidienne qui fait le plus grand charme de la vie à Hollywood et qui est un spectacle dont on ne se lasse pas, car à Hollywood le cinéma est dans la rue.

Certes, la rencontre la plus heureuse et la plus inespérée que je pouvais faire dans la capitale de la photographie et de l'objectif était justement celle de ce jeune peintre français de grand talent et d'une sensibilité exquise, de ce garçon qui savait voir et ouvrir l'œil, un œil humain - c'est pourquoi je ne publie aucune photographie.

BLAISE CENDRARS.

Burgos, le 7 septembre 1936.

Hollywood 1936



Des rues. Des rues. Des rues. Des rues. Le désordre y est tel et la vie y est si intense, bigarrée, extravagante que cela ne ressemble à rien de connu.

Hollywood, qui tient tout à la fois de Cannes, de Lu-na-Park et de Montparnasse est une merveilleuse improvisation, un spectacle spontané, continu, permanent, donné de jour et de nuit dans la rue, devant un décor américain qui lui sert de toile de fond.

Je comprends. On aime ou l'on n'aime pas Hollywood. C'est une question d'âge. C'est une question de génération. C'est presque une question de physiologie. « Dis-moi l'état de tes artères et je te dirai si tu dois venir à Hollywood... », car ce lointain faubourg de Los Angeles, qui est devenu en vingt-cinq ans une capitale mondiale, la capitale

industrielle du cinéma, est non seulement la plus jeune capitale du monde, mais est aussi la capitale de la jeunesse, un pôle d'attraction.

C'est en ce sens que pour chacun Hollywood est une pierre de touche.

On l'aime ou l'on en a horreur dès le débarqué, dès le premier pas dans la rue.

On ne peut que regretter de ne pas y être venu plus tôt, ou, tout au contraire, du simple fait d'être là, d'être venu, de vivre un jour dans cette ambiance d'insouciance et d'improvisation, on se sent extraordinairement heureux. Car des vieux, pas plus au studio que dans la rue, on n'en voit pas à Hollywood. Hollywood est la ville des jeunes.

UNE VILLE PORTE-BONHEUR.

Toucher à Hollywood en voyage, c'est comme toucher du bois : cela porte bonheur.

Et c'est ce qu'ont compris tous les marins du monde.

Pas un bateau ne jette l'ancre à San Pedro sans que la moitié de son équipage ne saute à terre et ne prenne d'assaut les misérables taxis dont les chauffeurs, des Mexicains indolents, subitement stimulés par la foi, l'ardeur, le désir de tant de jeunes gens impatients d'aller visiter la dernière merveille du monde : l'usine aux illusions, démarrent en vitesse et se livrent à une course vertigineuse sur la route macadamisée, une ligne droite de cinquante kilomètres qui relie le port pétrolier de la Californie à la ville mystérieuse des studios, dont les portes sont hermétiquement closes et les verrières énigmatiquement passées au bleu.

L'USINE AUX ILLUSIONS.

Des équipages en panne et attendant une intervention qui ne se produit pas, on en trouve devant les grilles de tous les studios.

Nullement déçus et comme des fidèles aux abords d'un sanctuaire, les hommes se pressent, chacun espérant avoir la chance d'apercevoir, ne serait-ce qu'un instant ou de loin, l'objet de son amour ou de son rêve secret.

Ceux qui prêtent l'oreille aux boniments des charlatans qui les accostent se font conduire à Beverly Hills sous le fallacieux prétexte d'aller visiter les résidences des stars les plus fameuses, et on les retrouve, le soir, dans les chemins en zigzags des collines, tous, du pilotin au capitaine, livrés à des guides marrons qui leur ont fait visiter des propriétés à louer ou des foyers abandonnés et qui leur vendent, avant de les laisser repartir, des souvenirs de Hollywood - poupées et jouets Mickey Mouse, la petite moustache de Charlot montée sur un élastique, les dents de sagesse (sic) de Greta Garbo, les ongles de Mae West dans un écrin (sic), des touffes de cheveux, des photos inédites, des sachets contenant un gant, un bas de soie, une fleur, portés par telle et telle vedette dans tel et tel film - fétiches suggestifs que ces braves marins emportent dans leur lointaine patrie comme les saintes reliques du navigateur d'aujourd'hui.



A en juger par le nombre des rabatteurs et des petits mercantis astucieux qui guettent le voyageur à son arrivée à Los Angeles et le relancent par téléphone jusque dans sa chambre d'hôtel, Hollywood doit être un lieu de pèlerinage aussi fréquenté que Jérusalem où les guides polyglottes et les marchands de bondieuseries sont une plaie et vous poursuivent jusque dans l'enceinte des Lieux Saints et au tombeau du Christ en vous proposant leurs services, souvent les plus équivoques.

Mais ce qui me surprend à Hollywood c'est que, pas plus dans la valise ou le portefeuille clandestin des quidams qui vous abordent dans la rue qu'à la vitrine des boutiques de curiosités ou des papetiers, on n'aperçoit nulle part une branche de houx, même pas en carte postale.

Pourtant le houx devrait être l'emblème de Hollywood et un arbuste, un rameau ou tout au moins une feuille de cette plante devrait figurer dans les armoiries de la cité ou dans la marque de fabrique de chaque pellicule éditée par les grands trusts du cinéma.

Je me suis renseigné et ce n'est pas sans mal que je l'ai appris. Mme H. H. Wilcox, la marraine de Hollywood, avait coutume de répondre, quand on lui demandait pourquoi elle avait choisi ce nom de Hollywood, qui signifie Le Houx, pour baptiser les lotissements de son mari qui donnèrent naissance à la ville nouvelle, enregistrée sous ce nom en 1903 et qui comptait alors 700 habitants : « J'ai choisi ce nom de Hollywood tout simplement parce que cela sonne bien et parce que je suis superstitieuse et que le houx porte bonheur. Comme vous pouvez le voir, la ville a bien réussi; malheureusement tous les arbustes de houx, que j'avais fait venir à grands frais d'Angleterre et que j'avais plantés en bordure de notre premier lotissement, ont crevé et je ne m'en suis pas consolée. Malgré le succès de l'initiative de mon mari je ne suis pas tranquille car j'aime mon home et j'appréhende toujours une catastrophe...»

Mme Wilcox, qui devait être une Anglaise sentimentale, est morte il y a quelques années à la veille de la crise. Une rue tranquille, écartée, délicieusement plantée de poivriers du Japon et de palmiers, porte aujourd'hui son nom. Dans la capitale de la photographie, je n'ai pas pu trouver une photo ou un portrait de la marraine de Hollywood, mais j'ai pu me procurer une reproduction du premier document où le nom de Hollywood soit inscrit. C'est justement le plan du lotissement Le Houx. Il date de 1887. Je crois que c'est le plus ancien document connu.

LE LOTISSEMENT « LE HOUX ».

Que voit-on sur ce plan, sinon des rues, des rues, des rues, des rues, un tracé de rues qui se coupent à angle droit entre l'Océan et les montagnes ?...

Et c'est *grosso modo*, d'après ce plan du lotissement initial, que la ville de Hollywood s'est développée aujourd'hui dans un rectangle d'une cinquantaine de kilomètres de long sur une vingtaine de profondeur.

Remarquez qu'on y voit aussi l'image d'une maison et d'un château.

La maison était celle de Mme Wilcox. Elle n'existe plus aujourd'hui, pas plus que le Prospect où elle se dressait solitaire, car la grande rue du lotissement est devenue le fameux Hollywood Boulevard, de renommée universelle et l'une des plus bruyantes artères du monde.

LE CHÂTEAU DE M. DE LONGPRÉ.

Le château aussi est démoli, mais n'allez pas croire que c'était un château imaginaire. Renseignements pris, c'était la résidence de M. Paul de Longpré, un artiste peintre français, établi depuis le début à Hollywood, et qui passe pour avoir été le fondateur de la ville en tant que centre, que ville d'art, et l'initiateur, vers 1900 et si j'ai bien compris son rôle, de la vie sociale, voire de la vie mondaine dans ce coin perdu de la lointaine Californie.

LE PRESTIGE DE LA FRANCE.

C'est touchant, mais la chose est si générale aux Etats-Unis que l'on peut se demander s'il ne s'agit pas là d'une nouvelle forme de superstition sentimentale dans le genre de celle des fondeurs de cloches qui leur fait jeter une poignée de monnaies d'or comme bonificateur dans la coulée de l'airain en fusion, mais depuis La Fayette, dont tout le monde connaît le rôle et la popularité lors de la guerre de l'Indépendance, il n'y a pas un événement historique de quelque importance dans leur patrie sans que les Américains n'y rattachent d'une façon ou d'une autre, et neuf fois sur dix c'est une

surprise inattendue, le nom ou le souvenir d'un Français.

Cette tendance, cette superstition nationale, ce préjugé par lequel il semble que le peuple le plus démocratique de la terre tient à s'assurer comme des titres de noblesse en s'attachant à ce qui est français, n'est pas près de s'éteindre aux Etats-Unis.

Ainsi, lors de mon avant-dernier séjour à New York, la presse, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle église française, racontait, avec une multitude de détails et en s'en réjouissant fort comme si ce petit fait anecdotique donnait je ne sais quel prestige et quel vernis à tous les enfants new-yorkais, que les deux premiers enfants blancs nés à New York à l'époque coloniale étaient un petit garçon et une petite fille nés de parents français, dont on venait de découvrir les actes de baptême lors du déménagement des archives de la vieille église huguenote du Saint-Esprit, transférée 229 Est 61^e rue.

Et c'est encore ainsi que, tout comme Mme Wilcox, M. Paul de Longpré, ce peintre français dont l'influence artistique ou mondaine est si mal définie mais qui est en train de devenir légendaire dans l'histoire de Hollywood, a également sa rue, rue qui s'orthographie *Delongpre street* et que le populaire prononce « *Long-Way street* », ce qui fait que j'ai eu bien de la peine à la trouver. C'est une rue très passagère, mais peu habitée avec, dans des terrains vagues, des cimetières pour automobiles.

HOLLYWOOD DEMAIN ET IL Y A 250 000 ANS.

J'aime Hollywood et je crois en son avenir et à sa fortune, non pas parce que Hollywood est la capitale universelle d'une industrie nouvelle dont le roulement d'argent se chiffre annuellement par des milliards de dollars, mais parce que cette ville, qui en est encore à ses débuts, est située sur sept collines comme toutes les villes d'art qui ont joué un rôle dans l'histoire de la civilisation. En outre, comme à Florence ou à Paris, je suis réveillé tous les matins par le chant des oiseaux, et cela aussi est de bon augure.

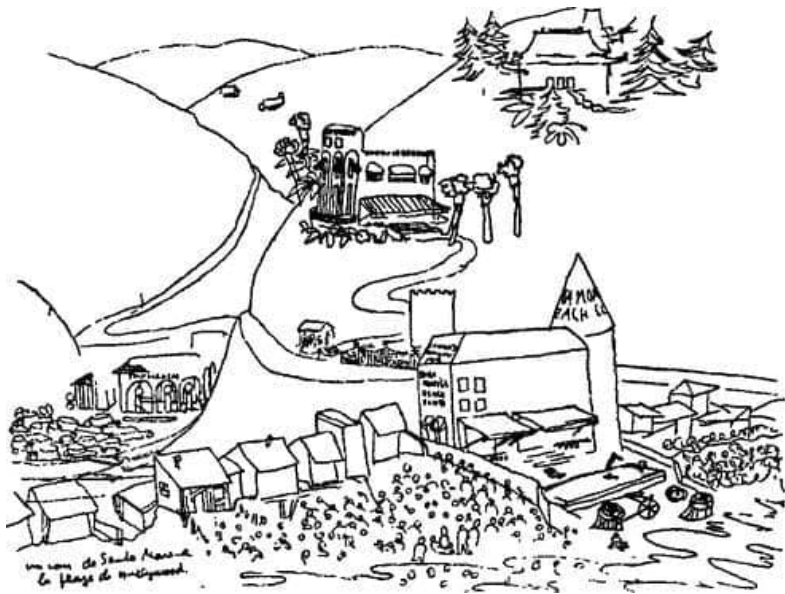
D'ailleurs, on peut très bien envisager l'époque, peut-être pas aussi éloignée qu'on ne le croit généralement, où il n'y aura plus un seul studio d'ouvert à Hollywood, la jeune industrie du cinéma américain étant dès aujourd'hui étranglée par le fisc, les impôts fédéraux et un jeu serré et complexe de taxes d'Etat et d'assurances sociales qui compromettent singulièrement son avenir.

Les magnats du cinéma californien sont bien capables de fermer un

beau jour boutique et de réaliser sans crier gare une des plus formidables opérations financières qui se puissent concevoir en allant implanter leurs studios dans un autre Etat, par exemple en Floride ou ailleurs, comme il en a déjà été question. Rien qu'en spéculant secrètement sur le prix des terrains dont le « boom » serait alors vertigineux dans la nouvelle capitale en formation, ils sont sûrs de réaliser des bénéfices fantastiques qui les dédommageraient au centuple et de leurs ennuis actuels et des pertes énormes qu'un aussi prodigieux déménagement de toute une industrie entraînerait fatalement avec soi. Aussi étonnante que cette idée paraisse à première vue, elle n'a en soi rien d'extravagant si l'on songe que l'Amérique est le pays des solutions radicales et des coups de Bourse les plus foudroyants.

Quoi qu'il en soit et même si tous les studios devaient fermer, je crois encore en l'avenir de Hollywood car le passé est le plus sûr garant de l'avenir, et des centaines de milliers d'années avant que Mme Wilcox donne un nom à ce pays, la région où s'élève aujourd'hui Hollywood était déjà un centre intarissable d'activité et de vie. Je n'en veux pour preuve que les innombrables squelettes de mammoths déterrés durant ces vingt-cinq dernières années au fur et à mesure de l'édification de la ville actuelle et ceux que l'on met encore au jour (et que l'on porte intacts au Musée de Los Angeles qui en a une collection beaucoup plus impressionnante que le musée de Leningrad) chaque fois que l'on creuse les fondations d'un nouveau gratte-ciel.

Il y a ainsi disséminés sur la planète des lieux prédestinés où depuis la nuit des temps l'homme, à la suite des grands troupeaux préhistoriques qu'il chassait, s'est installé, a fait souche et s'est multiplié grâce à son industrie et à des conditions climatiques optimales. Ces lieux exceptionnels de prolifération et de vie lui étaient indiqués par la sagesse des « grands éléphants », très sensibles aux variations de la température et à l'exposition géographique. Je note, sans vouloir faire étalage d'une vaine érudition, que le vieux chroniqueur espagnol Cabrillo (1542) signale l'exubérance de la végétation, l'abondance du gibier dans la vallée et qu'il qualifie le climat de la région de *deliciosa*, vantant



particulièrement l'emplacement des villages des Indiens « Cahuanhas » dans les collines « au débouché des montagnes et bien à l'abri des vents du nord », à l'emplacement exact que le site de Hollywood occupe aujourd'hui.

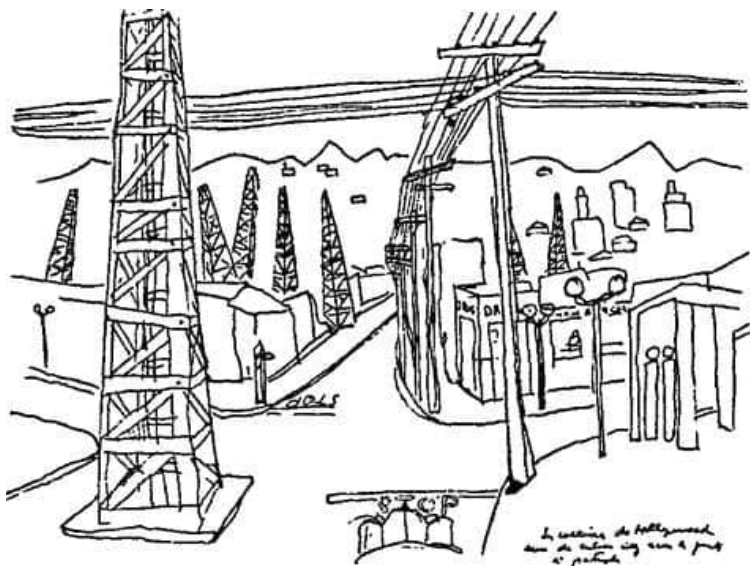
Paris, Londres, Rome, Athènes, Pékin sont construites sur des « cimetières d'éléphants » et je crois que pas une métropole historique n'a pu réussir et durer en dehors de la zone de migration, de transhumance des mammoths du quaternaire, zone qui se trouve délimiter ainsi la zone de la civilisation humaine.

Hollywood est englobée dans cette zone et c'est ce qui explique peut-être le mieux sa réussite instantanée et pourquoi Hollywood peut durer.

Ne croyez pas à une ville-champignon sur le modèle de ces agglomérations américaines éphémères et sans lendemain, désertées aussitôt qu'édifiées parce que les gens y meurent d'ennui. Hollywood a su capter, ranimer un ancien centre de vie où des milliers et des milliers de générations étaient déjà venues s'établir pour vivre en commun et se réjouir, et c'est ce lointain passé oublié qui en fait, malgré l'aspect palpitant, improvisé et flambant neuf de ses rues, une des capitales les plus mystérieuses et des plus fermées du globe, en un mot : une véritable cité interdite.

II

La cité interdite



UN FAIT DIVERS GROSSI 1 000 FOIS.

Un cambrioleur s'introduit de nuit dans une maison de commerce. Il pénètre dans plusieurs bureaux grâce aux clés qu'il a dérobées dans la loge du concierge en passant. Il fracture des meubles et des tiroirs à différents étages. Surpris par le veilleur de nuit qui fait sa ronde, il l'abat d'un coup de revolver. La police alertée fouille vainement l'immeuble. Le cambrioleur assassin a disparu.

Voyez, c'est un banal fait divers, à peine digne d'être relaté et qui ferait tout au plus l'objet d'une mince nouvelle en trois lignes dans un journal européen. Eh bien! quand je débarquai au mois de janvier à New York, les journaux étaient pleins de ce fait divers, qu'ils annonçaient en première page en des manchettes sensationnelles et auquel ils consacraient des colonnes et des colonnes, et cela durant des jours et des jours.

LE TROMPE-L'ŒIL, UN PHÉNOMÈNE DE L'OPTIQUE AMÉRICAINE.

Si vous croyez à du bourrage de crâne, vous êtes dans l'erreur. Je vais vous expliquer comment cela est possible et vous allez voir ce que donne un fait divers grossi mille fois. Par la même occasion nous allons découvrir un des plus grands phénomènes de l'optique américaine: le trompe-l'œil, qui finit par tromper la raison elle-même, et vous allez comprendre pourquoi Jacques Lory, le correspondant permanent de *Paris-Soir* à Hollywood, appelle cette ville la capitale du *pays de la quatrième dimension*, pays chimérique découvert par feu Gaston de Pawlowsky, qui a laissé le souvenir d'un brillant chroniqueur, d'un auteur curieux, spirituel, moqueur, tolérant, mais souvent baroque, d'un homme à la page, d'un Parisien très averti, mais qui ne se privait pas de rire des choses du Nouveau Monde. Ce n'est pas le point de vue le plus faux pour observer la vie américaine et ses manifestations si souvent exagérées, sinon hystériques qui se déroulent comme dans un film et qui ont, la plupart du temps, l'air d'avoir été réglées d'avance par un metteur en scène de cinéma.

PARADOXES DE FAIT ET D'ACTION.

Sachez que l'immeuble dans lequel le cambrioleur s'était introduit n'était autre que le Woolworth Building, un des plus fameux gratte-ciel de New York, que le voleur avait dérobé en passant des dizaines de jeux de clés, qu'il avait fracturé des centaines de bureaux, qu'il avait déjà visité je ne sais combien d'étages et atteint je ne sais quelle attitude au-dessus du niveau de la 5^e Avenue quand, surpris par le veilleur de nuit, il abattit le pauvre homme d'un coup de feu, avant de disparaître.

La police, immédiatement alertée, dut mobiliser des centaines et des centaines d'agents plus une nuée de détectives pour assiéger l'immeuble, mettre des factionnaires à toutes les issues, faire fouiller le gratte-ciel étage par étage, des caves et des sous-sols au sommet de la tour du building. Rien que la visite méthodique des milliers de bureaux que comporte le grand édifice à allure de cathédrale et l'ouverture de dizaines de milliers de portes et d'autant de serrures Yale indécrochetables, (ce qui nécessita l'intervention d'une section de serruriers spécialisés dans le verrou de sûreté), prirent quatre, cinq, six

jours. Et comme on ne trouvait pas l'homme traqué, on recommença deux, trois fois l'opération, sans résultat d'ailleurs, puisque le coupable avait fui.

Pendant ce temps, la vie de l'immense ruche commerciale était en suspens : personne ne répondait aux 50 000 coups de téléphone quotidiens, la T.S.F. restait muette, le courrier ne se distribuait pas, les transactions ne se faisaient pas et les 25 000 employés de la maison, ne pouvant pénétrer dans l'immeuble pour se rendre à leur travail, stationnaient dans les rues adjacentes, refoulés et maintenus par les barrages et mêlés à une foule sans cesse grossissante de curieux accourus des



quatre coins de la ville et qui embouteillaient le trafic du quartier.

Comme il faisait un froid de loup, tous les bars des alentours étaient archibondés et ne se désemplissaient pas, envahis qu'ils étaient dès le matin par des gens qui s'interpellaient gaiment : les buveurs faisant des gorges chaudes de ce déploiement inusité de forces policières auxquelles étaient venus s'adjoindre les pompiers, sortis avec tout leur matériel, les commis de banque en baguenaude ouvrant des paris sur les chances du criminel et les belles dactylos, émoustillées par une journée inattendue de congé payé, riant, s'amusant, prêtes à danser, se réjouissant avec un tel entrain que cela prenait le soir une allure de fête populaire et que l'incident, somme toute tragique à cause de la mort du veilleur de nuit auquel personne ne pensait plus, tournait au burlesque.

Je ne sais pas à combien peuvent se chiffrer les pertes en argent que ce dérangement dans leurs habitudes (et qui dura une bonne huitaine), a pu provoquer chez les hommes d'affaires dont les bureaux,

confortables et merveilleusement agencés pour battre tous les records des recettes d'argent dans les vingt-quatre heures, étaient établis dans l'immeuble cambriolé, mais je cite ce cas fortuit parce qu'il me paraît une illustration typique de la mentalité américaine et nous permet de saisir sur le vif la déformation qu'une optique à trop grande échelle, dans un décor démesuré, exerce fatalement et fait subir à la raison de l'homme, au point de rendre sa logique absurde et sa méthode de simplification et de standard de vie, d'une monstrueuse complexité.

L'AMÉRIQUE DEVRAIT DORMIR DURANT 25 ANS OU ALORS, ROUVRIR SES FRONTIÈRES.

Aux Etats-Unis les dirigeants, c'est-à-dire les hommes d'affaires, ne sont pas seulement débordés par les événements comme le sont depuis la guerre les hommes d'Etat et les diplomates de la vieille Europe (qui n'ont pas encore réalisé la marche foudroyante des temps modernes et qui tiennent mordicus à des principes et à des formes d'une époque claudicante et périmée), ils sont surtout victimes de leur foi en le progrès et de leur propre zèle, c'est-à-dire, en bref, de l'équipement technique perfectionné dont ils ont doté leur pays et des multiples accessoires d'ordre pratique dont ils se sont encombrés et qui maintenant empiètent sur leur vie, et jusque dans leur intimité.

Depuis la crise et le ralentissement des affaires on a parfois l'impression que toute cette machinerie quasi automatique tourne à vide et que l'Américain perd pied petit à petit, un peu comme l'apprenti sorcier de la légende allemande qui ne savait plus comment arrêter ce qu'il avait mis en marche, une chose énorme qui tout à coup le menace, va le dévorer, lui, qui n'a fait que pécher, comme l'ingénieur américain, par excès de zèle.

Vu l'équipement technique actuel des Etats-Unis que l'on peut qualifier de prodigieux, de luxueux, mais de néfaste aussi puisqu'il dépasse de beaucoup trop les besoins réels de la nation, ce qui me fait croire que l'économie américaine a atteint son plafond pour une période plus ou moins longue, j'ai acquis personnellement la conviction profonde qu'une nouvelle révolution technique qui apporterait au pays une nouvelle ère d'aisance, de richesse, de prospérité, loin de lui éviter l'expérience d'une révolution sociale, ne ferait tout au contraire que précipiter une catastrophe que l'Amérique frôle depuis quelque temps déjà.

C'est pourquoi je suis d'avis que l'Amérique doit stabiliser et laisser porter sur son erre, durant les vingt-cinq prochaines années au moins

ou alors, rouvrir ses frontières et s'intéresser un peu plus activement aux choses d'Europe, dont elle n'a jamais pu se passer.

Un pays aussi nouveau et aussi vaste, et qui est en outre en pleine formation, ne peut pas pratiquer le « splendide isolement » d'un pays vieux.

« FECISTI PATRIAM DIVERSI GENTIBUS UNAM. »

En 1936, les Etats-Unis sont une fois de plus en pleine crise de croissance, le pays étouffe et sera vite à bout de souffle s'il maintient ses frontières fermées, la « quote », les mesures médico-draconiennes qui le privent actuellement de l'apport sans cesse renouvelé d'un flot d'immigrants originaires de tous les pays du monde, d'un apport de sang nouveau qui a fait sa force et sa grandeur dans le passé, sans lequel il ne saurait vivre dans l'avenir et faute de quoi la fièvre, qui le dévore et l'épuise présentement, pourrait lui monter au cerveau, - car on a souvent l'impression aujourd'hui que les gens en Amérique deviennent fous, tellement on sent l'homme de la rue ou de la campagne désaxé, désappointé, déçu, fatigué, amorphe et ne réagissant plus.

« Combien y a-t-il encore de chômeurs chez nous ? » se demande-t-il chaque matin en ouvrant son journal « 18 millions ?... 28 millions ?... Ah, zut, c'est trop !... »

Et il froisse son journal et s'en va boire.

UN TECHNOCRATE : HAROLD LOEB.

Les réflexions précédentes je les faisais dans le train, en bavardant devant un verre de whisky avec mon ami Harold Loeb, rencontré par hasard dans le wagon-club du *Chief*, le train de luxe de la Santa Fé et l'express le plus rapide entre Chicago et la Californie, célèbre en outre pour l'excellence de ses menus, signés Fred Harvey, le grand maître queux de l'Ouest.

Harold Loeb allait faire des conférences en Californie. Je l'avais connu à Rome en 1921, et je l'avais revu à Paris en 1925. Il fréquentait alors les dadaïstes et dirigeait une revue littéraire internationale *The Broom* dont les numéros paraissaient crânement tantôt à Paris, à Rome, à Londres, tantôt à Berlin, à Vienne, à Munich

ou à Prague, non pas par fantaisie, mais parce que la rédaction se déplaçait à l'époque selon le cours du dollar dans les différents pays d'Europe.

C'est dans cette revue *Le Balai* que Loeb publia, entre autres nouveautés poétiques qui auraient dû étonner l'Amérique, une traduction anglaise in extenso des *Chants de Maldoror* de Lautréamont, et c'est un assez joli titre de gloire pour un jeune éditeur américain, bien que cette traduction (dont il était également l'auteur, en collaboration, je crois, avec Matthew Jefferson) ait passé à l'époque complètement inaperçue.

Le dada actuel de Harold Loeb est la réforme de l'Etat et ce vieil Harold se dit aujourd'hui « technocrate » car il est l'auteur d'un livre *The Chart of Plenty* (éditions de la *Viking Press*) qui a fait sensation dans les milieux officiels, politiques, financiers, d'affaires, après que Charles Beard, le plus éminent historien de l'Amérique contemporaine, l'eut signalé à l'attention publique comme « *le livre le plus important du vingtième siècle* » et que l'Honorable Byron N. Scott, député de la Californie, en ait exposé et défendu la thèse et la matière devant la Chambre à Washington, en une séance mémorable, le 1^{er} juillet 1935.

LA CHARTE DU « PLEIN » AMÉRICAIN.

« L'Amérique doit faire son plein », tel est, résumé en une seule phrase, le programme de ce livre qui se compose avant tout de statistiques nouvelles, irréfutables et convaincantes, qui mettent en évidence le fait historique suivant, à savoir :

Que non seulement depuis l'effondrement de Wall Street en 1929, mais encore, même pas durant toute la longue période de prospérité qui a précédé cette catastrophe, jamais *le potentiel de capacité de production et de consommation* n'a atteint son plein régime de puissance aux Etats-Unis.

Or, la puissance de ce potentiel peut être facilement portée à 3 par rapport aux résultats obtenus durant les cent dernières années, et cela dans tous les domaines et dès aujourd'hui, grâce à l'électrification de l'équipement national qu'il suffit d'intensifier et à l'application d'un plan rationnel de la distribution du travail et de la répartition des richesses.

Il faut donc, si l'on désire sincèrement sortir de la crise et sauver le pays de la pauvreté et de la misère qui se généralisent, il faut tripler sa capacité de production et de consommation au lieu de vouloir la

réduire.

L'Amérique doit faire son « plein ».

L'Amérique doit aller de l'avant !

Comme on le voit le livre de Harold Loeb va à l'opposé des théories préconisées et des mesures d'économie restrictive appliquées par le gouvernement de Roosevelt; néanmoins, cet ouvrage révolutionnaire, qui combat impitoyablement la thèse de Washington, a vu le jour sous l'égide de je ne sais plus quelle commission de prévoyance de la Chambre des Députés de Washington, qui a mis à la disposition de Harold Loeb et de son état-major de cinquante professeurs, techniciens, économistes et ingénieurs qualifiés, ses moyens effectifs d'investigation et d'enquête, ses archives, ses documents les plus secrets et, durant plus d'un an, l'appui de son autorité gouvernementale et de son aide financière. *The Chart of Plenty* est donc presque un document officiel. D'ailleurs, les fameuses statistiques publiées dans ce livre, et qui permettent de conclure à la condamnation et au rejet du régime capitaliste, n'ont pu être établies qu'avec le concours le plus étroit de l'Institut des Finances, *The Brookings Institution* de New York, la plus haute autorité de Wall Street ! ce qui prouve et nous fait toucher du doigt combien les esprits sont troublés en Amérique et combien la situation y est grave.

QUELQUES CHIFFRES ET FOIN DU PITTORESQUE !

De Chicago à Los Angeles, il y a trois jours et trois nuits de chemin de fer.

Je sais qu'il ne faut pas juger un pays où l'on vient passer une quinzaine, uniquement sur ce qu'il vous est donné d'observer dans le hall d'un palace ou d'apercevoir par la fenêtre d'un sleeping. Voilà pourquoi la rencontre de Harold Loeb était pour moi providentielle. Pendant trois fois vingt-quatre heures, au fur et à mesure que le train s'enfonçait plus avant dans la Prairie dont le paysage, d'ailleurs gelé et à moitié recouvert de frimas à cette saison, est d'une désespérante monotonie pour un voyageur avide d'imprévu, je pus faire grâce à mon ami un tour d'horizon inoubliable, le pittoresque américain ne se déroulant pas à la portière du train qui nous emportait à toute vapeur, mais bien dans notre conversation ininterrompue et bourrée de chiffres.

C'est ainsi que j'ai appris avec stupeur que de 1863 à 1929, c'est-à-dire durant la période de son édification, la fortune publique des

Etats-Unis a diminué de quelque 600 milliards, ce qui est pour le moins inattendu et reste pour le moment un phénomène encore inexplicable, et, qu'en 1929, les revenus globaux du pays, qui auraient pu produire 135 milliards si un plan rationnel leur avait été appliqué et ce qui aurait donné en moyenne un revenu de 4 400 dollars pour établir le budget de chaque famille américaine, ont atteint péniblement 93 milliards, ce qui permet de constater que le revenu de 19 millions de familles est descendu au-dessous de 2 500 dollars et que celui de 11 millions de familles n'a même pas atteint 1 500 dollars cette année-là.

Et depuis, la situation budgétaire de chacun ne fait qu'empirer car le sabotage, la limitation, le gâchis de la production et de la consommation atteignent des proportions inimaginables à une époque qui, comme la nôtre, se dit réaliste.

On a pu calculer que de 1929 à 1933 les pertes à la consommation, dues à la non-crédation de produits, se chiffrent à 300 milliards - ce qui est d'une extravagance sans exemple depuis qu'il y a des hommes sur la planète, des hommes qui s'adonnent à leur industrie pour rendre cette planète habitable, l'aménager, vivre et durer !

L'Amérique est la plus riche contrée du globe. Ceci est une vérité incontestable. Eh bien! dans ce pays privilégié, à peine 40 % de la population ont des revenus qui leur assurent une aisance au niveau de l'hygiène et de la décence modernes et près de 50 % vivent en permanence dans un état très voisin de la pauvreté. 9 % seulement ont un revenu qui dépasse 5 000 dollars par an et à peine 2 % des revenus supérieurs à 10 000.

À HOLLYWOOD TOUT HOMME QUI SE PROMÈNE À PIED EST UN SUSPECT.

Connaissant ces chiffres, comment s'étonner que Hollywood, où des gens de cinéma gagnent paraît-il jusqu'à 10 000 dollars dans les vingt-quatre heures, soit une ville interdite, et surveillée au point que tout homme qui ne va pas en auto est un suspect !

En effet, quelques jours plus tard, je m'y faisais interpellé par la police parce que je m'y promenais à pied. J'avoue immédiatement qu'il était passé minuit et de beaucoup. J'avais passé une excellente soirée chez une amie, où je m'étais attardé. En sortant, comme il faisait un beau clair de lune et que l'hôtel n'était pas trop éloigné, je me décidai de rentrer à pied. Je descendais une rue plantée de beaux palmiers,

tout heureux d'être à Hollywood et ne pensant à rien, quand une grosse auto noire vint se ranger le long du trottoir et deux hommes en sautèrent qui me saisirent par le bras.

– Votre nom ? me demandèrent-ils.

– Roosevelt, répondis-je.

– Comment, Roosevelt ?

– Oui, j'habite au Roosevelt Hôtel, fis-je.

– Ah bon ! dirent-ils, mais alors, que faites-vous là?

– Vous le voyez, répondis-je, je me promène, la nuit est belle...

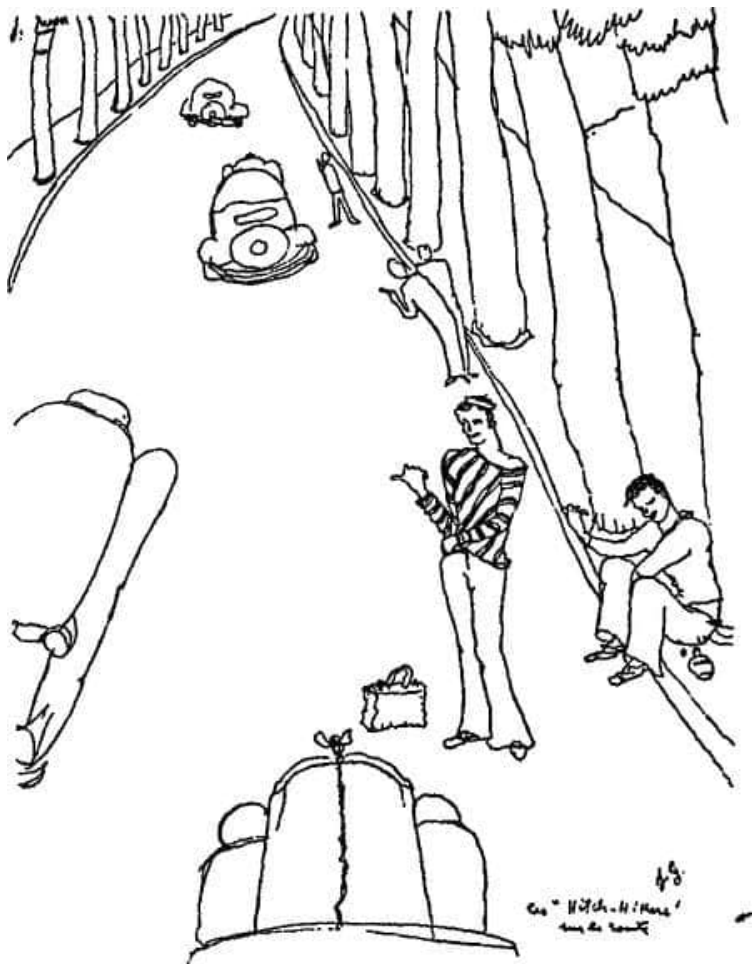
– Well, venez avec nous ! et ils me poussèrent dans leur voiture qui démarra en quatrième pour me déposer 500 mètres plus loin à mon hôtel.

Le lendemain matin, racontant cet incident à des amis, ceux-ci éclatèrent de rire et me dirent :

– Ne vous frappez pas, Cendrars, la même chose est aussi arrivée à Mollison, l'aviateur anglais qui a survolé l'Atlantique. Sortant un soir d'un banquet que *l'American Legion* lui avait offert au restaurant Victor-Hugo et se décidant comme vous de rentrer au Roosevelt à pied, il fut arrêté par la police qui lui demanda son nom. Ayant répondu qu'il s'appelait Mollison et qu'il était le célèbre aviateur, on l'emmena au commissariat central, les détectives supposant avoir à faire à un fou et ne pouvant imaginer qu'un homme aussi célèbre et dont les journaux parlaient tant, put s'en aller à pied dans les rues comme un pauvre... Et estimez-vous heureux, tous les deux, ajoutèrent mes amis, que la police ne vous ait pas passés préalablement à tabac !...

– Mais pourquoi ?

– Pourquoi ? dirent-ils en redoublant leurs rires, mais parce qu'on n'a pas idée de se promener à pied dans une ville comme Hollywood, où il y a plus d'automobiles que d'habitants !



LA CALIFORNIE, ET PLUS PARTICULIÈREMENT LES VILLES DE LOS ANGELES ET DE HOLLYWOOD VONT-ELLES S'ENTOURER D'UNE MURAILLE DE CHINE ?

Mais voilà qu'à quelques jours de là, roulant à mon tour en auto, et ce avec ces mêmes amis, nous fûmes arrêtés sur une route de campagne par un, deux, trois, quatre barrages de police militarisée et que nous ne pûmes pas aller surprendre dans son ranch solitaire le grand acteur William S. Hart, l'as des cow-boys du temps du cinéma muet, que j'avais envie d'aller interviewer dans sa retraite.

Nous fîmes donc demi-tour comme il se faisait tard et que les routes nous paraissaient peu sûres. Mais que se passait-il ? était-ce la révolution ou traquait-on des voleurs d'enfant dans les collines ? Non, mais nous étions tombés en plein dans la *blockade* que les shériffs de

Californie et la police de certaines villes de la côte comme Los Angeles et Hollywood se sont décidés à faire établir cette année sur la frontière d'Etat pour arrêter l'invasion saisonnière des indigents et des vagabonds qui viennent des Etats circonvoisins passer l'hiver en Californie et jouir de son doux climat.

Trois divisions de police surveillent depuis fin janvier la frontière de l'Orégon, dans le nord, à l'Arizona et au Nevada, dans l'est. Toutes les pistes, tous les sentiers sont surveillés, aussi bien les passages le long de la côte que les cheminements dans les montagnes. Des postes d'interrogation et de filtrage sont établis à tous les points de pénétration. Rien que les approches de la ville de Los Angeles sont surveillées par 136 officiers de la police municipale, placés sous les ordres du chef de police Davis qui a pris la responsabilité de toutes les mesures envisagées.

Les trains sont visités. On arrête les vagabonds et les ouvriers agricoles qui sont sur le trimard. Les familles qui voyagent en auto sont impitoyablement refoulées si le chef de famille n'a pas des bonnes raisons suffisantes pour justifier son entrée libre en Californie. Les jeunes gens, les enfants, les femmes seules, les sans-travail, les infirmes, les malades ou les porteurs de germes d'une maladie infectieuse sont renvoyés dans l'Etat dont ils sont originaires ou internés dans des camps de concentration jusqu'à plus ample informé. Tout individu suspect est arrêté et envoyé en prison.

Cette *blockade* prend une allure de croisade contre tous les indésirables et les journaux locaux, pour excuser les vexations, les brimades et les injustices que de telles mesures exceptionnelles et souvent exagérées comportent, accusent les étrangers, ici des Mexicains qui franchissent par hordes la frontière sud, de venir manger le pain des chômeurs. Mais la vérité m'oblige de préciser que le front de police n'étant pas déployé vers le sud, mais orienté du nord à l'est, le blocus californien est bien dirigé vers l'intérieur du pays et que les indésirables qui sont victimes de ces mesures intransigeantes sont dans 99 % des cas des « étrangers de l'intérieur », c'est-à-dire des Américains 100 %, des citoyens originaires des Etats de l'est, du middle-west et du nord - et c'est bien ce que j'ai pu constater de visu, car vous pensez bien qu'on profite d'une aussi belle occasion pour refouler et renvoyer quantité de chômeurs venus de ces Etats. Les rafles monstres et les expulsions bruyantes de Mexicains dont les journaux californiens font périodiquement état, ne se font avec un tel renfort de publicité que pour donner le change au pays.

UNE AUDIENCE DE NUIT.

J'ai eu la curiosité d'aller assister à une audience de nuit du juge municipal Scott qui siège en permanence à la Mairie de Los Angeles. 78 hommes qui avaient été arrêtés dans la journée défilèrent à la vavite devant lui. Sur ce nombre, dix jeunes gens qui jurèrent sur la Bible de quitter le territoire de la ville et la Californie dans les quarante-huit heures, furent immédiatement relâchés. 60 furent condamnés à dix jours de prison, dont 28 étaient des criminels originaires de l'est et sur le passé de qui on allait faire un supplément d'enquête, les autres étant des malchanceux qui s'étaient fait prendre en brûlant le dur, des bobos comme on les appelle là-bas. 8 seulement furent déclarés libres de toute charge. Comme par hasard, cette nuit-là, sur 78 indésirables qui défilèrent devant le juge Scott, il n'y avait pas un seul étranger, probablement parce que j'étais là, incognito, moi, un journaliste étranger.

PEUT-ON EMPÊCHER LES AUVERGNATS DE VENIR TENTER FORTUNE À... HOLLYWOOD ?

J'eus encore la curiosité d'interroger à leur sortie les huit hommes qui avaient été mis hors de cause et, un peu plus tard, de payer à boire et à manger aux dix jeunes gens qui avaient été relâchés sur parole. Ces hommes et ces jeunes gens étaient venus en toute bonne foi en Californie pour y chercher un emploi. L'un d'eux avait même travaillé huit jours comme charpentier dans un studio de Hollywood. Ils étaient tous de condition modeste, certes, mais aucun d'eux n'était un mendiant ou un vagabond. Ils étaient plutôt marris de leur aventure et honteux d'être venus se casser le nez contre la *blockade*.

Peut-on empêcher les Auvergnats de l'intérieur de venir tenter fortune à... Hollywood ?

A quand une muraille chinoise ?

Mais, au fait, cette muraille existe, elle entoure les studios, au cœur de la ville.

L'UTOPIE DES H-P.

Son livre sur la table, feuilletant ses statistiques, parlant chiffres, jonglant peut-être avec ces chiffres, mais, et cela je le jure, n'ayant

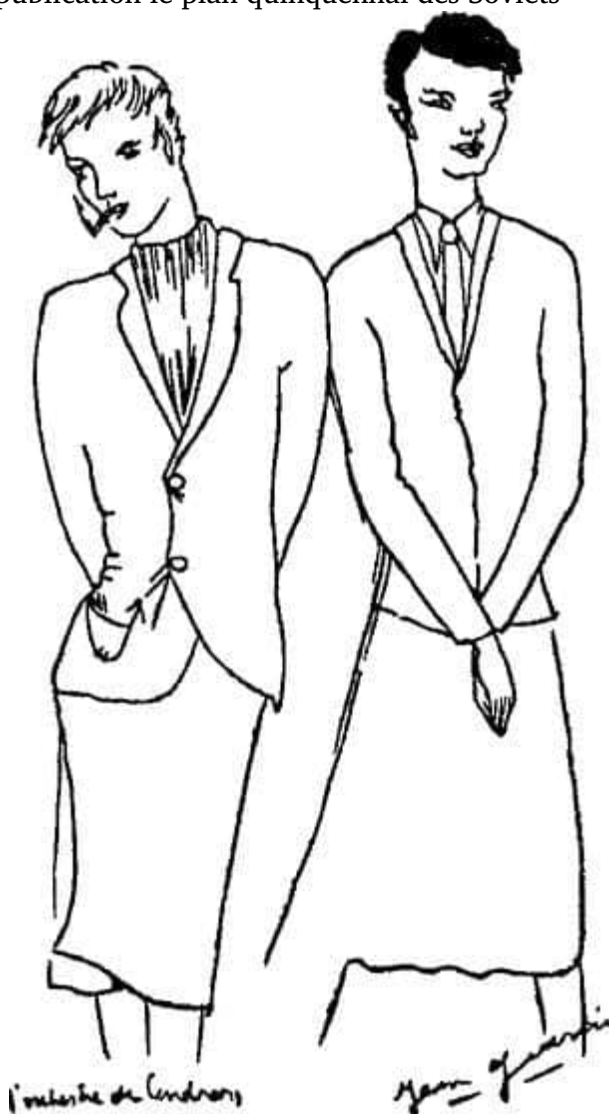
jamais recours à des roueries de dialectique, pas plus pour condamner le régime que pour arriver à me convaincre de la préexcellence de sa thèse, car au fond il me sentait sceptique sur plus d'un point, surtout quand il se mit à parler de l'avenir, Harold Loeb, qui n'est pas marxiste, mais se dit « technocrate », un pur, et dont la conception de la société future n'est ni prolétarienne, ni dictatorienne, ni fasciste, mais reste dans la tradition démocratique américaine et ressemble plus à une coopération scientifique du travail, où chaque participant aurait droit aux richesses créées et à un certain standard de vie et de confort au prorata de sa collaboration professionnelle, plutôt qu'à un communisme intégral, me traçait un sombre tableau de la dépression économique de son pays et m'énumérait, avec une conviction têtue, froide, mais non dépourvue de pathétisme bien que ne quittant jamais le point de vue exclusif de l'ingénieur, toutes les transformations profondes, morales et matérielles, qu'il escomptait de l'application stricte de son plan, - pour la propagande et la vulgarisation duquel il était d'ailleurs



en voyage, invité par les grandes universités et les clubs de discussion libre, innombrables aux Etats-Unis.

Jusque-là j'avais suivi Harold attentivement, mais quand il se mit à parler de l'avenir, de l'abolition du paupérisme, de la maladie, du malheur, du mal, j'avoue que je fus tout à coup distrait.

Depuis sa publication le plan quinquennal des Soviets



a fait tant de petits de par le monde que chaque fois que j'entends un de ces prophètes des « chevaux-vapeur » exposer devant moi son plan de réforme qui doit assurer le bonheur des citoyens, j'ai envie de m'écrier : « -Mais laissez donc les Soviets travailler en paix! On verra bien si les camarades ingénieurs arriveront à éliminer de leurs engrenages la vieille perversité humaine qui fausse, qui déjoue tous les

calculs ! Vous autres, bonnes gens, chrétiens de l'Occident, taisez-vous ! ou alors, si vous voulez faire table rase pour vous livrer à une nouvelle expérience, commencez par supprimer le travail, cette malédiction qui figure déjà dans la Bible !... » Car il me semble que le problème est mal posé et que ce n'est pas tant le travail que les loisirs de l'homme qu'il est urgent d'organiser¹, les loisirs, à qui nous devons l'art, les jeux, l'amour, l'invention de l'écriture, etc., bref, tout ce qui nous aide à supporter la vie. L'homme ne vit pas que de pain - et c'est cette vérité-là qui est aujourd'hui perdue.

IMPORTANCE PRIMORDIALE DE L'ACTUALITÉ.

Je ne prends jamais de notes en voyage. Je ne veux pas m'encombrer l'esprit d'une multitude de détails contradictoires. Je ne veux pouvoir rapporter que l'essentiel des choses vues.

Un reporter n'est pas un simple chasseur d'images, il doit savoir capter les vues de l'esprit.

Si son œil doit être aussi rapide que l'objectif du photographe, son rôle n'est pas d'enregistrer passive-ment les choses. L'esprit de l'auteur doit réagir avec agileté, son tempérament d'écrivain, son cœur d'homme.

C'est dans ce sens, mais dans ce sens seulement qu'un reportage peut être un document sensationnel, et non pas dans les exagérations.

Rien n'est aussi émouvant pour un enquêteur qui vient de partir incognito à l'étranger que de rapporter de cette plongée une actualité vivante, palpitante, récalcitrante, mais de signification générale et qui est le seul témoignage réel que nous puissions donner de la vie de l'univers, cet inconnu. C'est pourquoi les journaux existent et paraissent toutes les vingt-quatre heures.

Il ne s'agit pas d'être objectif. Il faut prendre parti. En n'y mettant pas du sien, un journaliste n'arrivera jamais à rendre cette vie actuelle, qui elle aussi est une vue de l'esprit.

Aussi, plus un « papier » est vrai, plus il doit paraître imaginaire. A force de coller aux choses, il doit déteindre sur elles et non pas les décalquer. Et c'est encore pourquoi l'écriture n'est ni un mensonge, ni un songe mais de la réalité, et peut-être tout ce que nous pourrions jamais connaître de réel.

DU CIRCUIT DES « GARES D'ADOBE » AUX « DÉCORS MOBILES » DU PRINCE POTEMKINE.

Ne croyez pas que j'exagère. Comme Loeb, ce garçon de raison et tout bourré de chiffres, se mettait à parler de l'avenir, le train traversait les territoires légendaires du Nouveau-Mexique et mon esprit était étrangement troublé et par les vues des temps futurs que mon compagnon déroulait et par ce que mon œil enregistrait machinalement par la portière du désert et des solitudes que nous traversons.

C'était au matin du troisième jour. Plusieurs fois déjà le train avait stoppé dans une de ces immenses gares d'adobe, stations-hostelleries, vides, mais décoratives, édifiées selon la tradition de la région en terre battue et dans le vieux style colonial mexicain, que Fred Harvey, qui n'est pas seulement le plus grand cuisinier de l'Ouest, mais est aussi son manager bien moderne, a fait construire un peu partout du Texas à l'Arizona pour attirer les touristes, - ce qui l'a obligé de meubler, voire de masquer la Prairie. Car derrière ces gares encombrantes, derrière ces architectures en simili, neuf fois sur dix il n'y a rien, pas un hameau, pas un village.

Je ne sais par quelle bizarrerie une corrélation s'établissait dans mon esprit entre les déductions quasi mathématiques de mon ami et ces constructions toutes neuves, mais absurdes.

J'avais une impression de déjà vu, de déjà entendu, d'erreur ou de mensonge.

- C'est du bluff, pensais-je, du bluff américain...

Mais je n'étais pas satisfait de cette constatation, et je cherchais ce que ces paroles, ce que ces constructions me rappelaient ou me cachaient.

Plusieurs fois déjà dans la journée j'avais cru trouver ce qui me tracassait, mais la fatigue aidant, ainsi que le bercement du train et la monotonie du voyage, je n'arrivais pas à saisir la raison de mon malaise.

- Voyons, me disais-je, en regardant distraitement le paysage toujours le même depuis Chicago, c'est-à-dire un paysage vide, où il n'y avait exactement rien, mais rien à suivre des yeux, voyons, on ne peut pas condamner l'un pour faire l'apologie de l'autre, puisque le capitalisme et le communisme sont l'endroit et l'envers de la même question et que l'un ne va pas sans l'autre... Ce qui m'étonne, c'est que depuis qu'on en parle tous ces beaux rêves chiffrés d'une meilleure répartition des richesses et d'une meilleure exploitation de la planète

ne soient pas encore réalisés !... Misère de l'homme... je suis sûr que chacun de ces idéologues est sincère et a raison; mais je suis également sûr et certain que cela ne se passera pas comme aucun d'eux ne le pense, car si l'économie se laisse à la rigueur diriger, la vie n'est pas logique, la nature ne fait pas de saut – et c'est pourquoi l'homme est impuissant et ne peut rien prévoir, puisque sa destinée n'est pas la fin, ni de la vie, ni de la nature... Ce raisonnement est scientifique... Alors, comment peut-on encore se laisser prendre au mirage d'une idéologie périmée? Tous les chiffres d'aujourd'hui et tous les « chevaux-vapeur » du monde moderne ne changent rien à la marche des affaires et à la destinée de l'homme... Quand les ingénieurs deviennent à leur tour prophètes et se mettent à délirer, ils ne fabriquent que de l'utopie... Le matérialisme dialectique est suranné... C'est justement pour avoir trop écouté et trop suivi, et, hélas ! pour avoir trop bien essayé de mettre en pratique les théories, certes désintéressées, mais combien folles (il me semble que nous l'avons payé assez cher pour le savoir, aujourd'hui) des philosophes et des économistes du XVIII^e siècle, ces savants non spécialisés, *amis du genre humain* comme ils s'intitulaient en s'adressant, non pas à leur seul pays comme mon « technocrate » américain ou Staline, mais à tous les peuples de la terre, que le monde actuel se débat dans le pétrin où il est tombé...

Loeb est juif. Il appartient à une famille d'industriels qui a de gros intérêts dans les aciéries de Bethléhem (Pennsylvanie). Il est de formation scientifique. Quand il était venu se frotter à Dada, il n'était venu en somme que jeter sa gourme à Paris. De sa fréquentation des Aragon et des Breton, il ne lui restait qu'un profond mépris de la poésie et de la littérature. Et néanmoins, ses chiffres mêmes poussaient ce froid raisonneur à prophétiser !... Ou était-ce tout simplement par atavisme qu'entraîné par une espèce de délire verbal cet homme clairvoyant s'aveuglait au point de vouloir appliquer à l'avenir les chiffres d'un tout récent passé comme si l'avenir était forcément le produit de divisions et de multiplications et découlait, sans erreur possible, de ses calculs contrôlés !... Je n'écoutais plus. Cela devient de l'escroquerie car trop de gens s'adonnent aujourd'hui à ce genre de pythonisme.

Loeb commençait à m'ennuyer sérieusement et je trouvais la traversée du continent américain interminable, quand, tout à coup, j'éclatai de rire.

Où étais-je?...

Non?... pas possible!... J'étais réellement dans le train, en Amérique, au XX^e siècle ?... et non pas en plein XVIII^e siècle, dans une télégue à

la suite, traversant les steppes d'Ukraine, lors du mémorable voyage de Catherine II en Crimée... comme je venais d'en avoir la soudaine illumination ?...

Mais ces gares d'adobe du cuisinier, du manager Fred Harvey sont l'équivalent des fameux décors mobiles que le prince Potemkine faisait dresser à l'horizon tout le long de l'itinéraire de sa souveraine pour l'illusionner sur l'état de civilisation et de prospérité de son immense empire !...

Quelle bonne plaisanterie ! Mais qui avait-on voulu tromper ici, dans cette démocratie, sinon le peuple souverain, c'est-à-dire le citoyen américain, l'homme le plus orgueilleux du monde et qui se prend volontiers pour le type exemplaire, le parangon, le phénix du XX^e siècle !

– Loeb, mon petit, lui dis-je, comme tous vos compatriotes, vous êtes victimes du décor. Tenez, regardez...

Le train quittait Lamy. La gare, la station-hôtel d'*El Ortiz*, avec son porche indien et son patio mexicain, ressemblait à une auberge montmartroise dont l'entrée décorative, en stuc, mène à un jardinet stylisé. On se serait cru place du Tertre ou *Au Billard en Bois*, chez Fanny. Et pour compléter l'illusion, un péteux, costumé en cow-boy et tenant des prospectus à la main, attendait des clients problématiques sur le quai de cette grande gare d'adobe, où personne n'était descendu.

Le dernier cow-boy dans un décor en carton-pâte planté dans le désert du Nouveau-Mexique !

Je garderai longtemps la vision de ce pauvre hère, debout dans des bottes éculées, qui clignait des yeux en regardant partir le train de luxe, et qui chiquait, et qui salivait au soleil.

– Avez-vous vu cet homme ? demandai-je à mon ami. Lui avez-vous fait une place dans votre plan ? Loeb, je crois que vos chiffres vous leurrent. Déjà le prince de Ligne raconte dans ses « Souvenirs » que les ingénieurs que la Sémiramis du Nord avait fait venir de l'étranger pour équiper la Russie calculaient que...

Mais Loeb, furieux, ramassa ses papiers, quitta le wagon-club pour aller s'étendre sur sa couchette...

Ce n'est pas la première fois que je constate que les statisticiens n'aiment pas l'homme et abominent l'histoire. Ce sont généralement des vaniteux. Douter de leurs chiffres c'est froisser leur amour-propre, car ils sont susceptibles... Loeb et moi, nous devions nous revoir en Californie, je lui avais donné mon adresse, au *Garden of Allah*, à Hollywood, il devait me téléphoner, mais il ne l'a pas fait. Nous ne

nous sommes donc pas revus. Mais j'ai appris par les journaux locaux qu'il continuait sa tournée de conférences.

Avec beaucoup de succès, oui, avec beaucoup de succès.

Ah, ces conférenciers, quelle plaie !

Ce sont les commis-voyageurs de la culture. Ils casent du toc, posent des problèmes, offrent les solutions, distribuent des recettes, font du *dumping*.

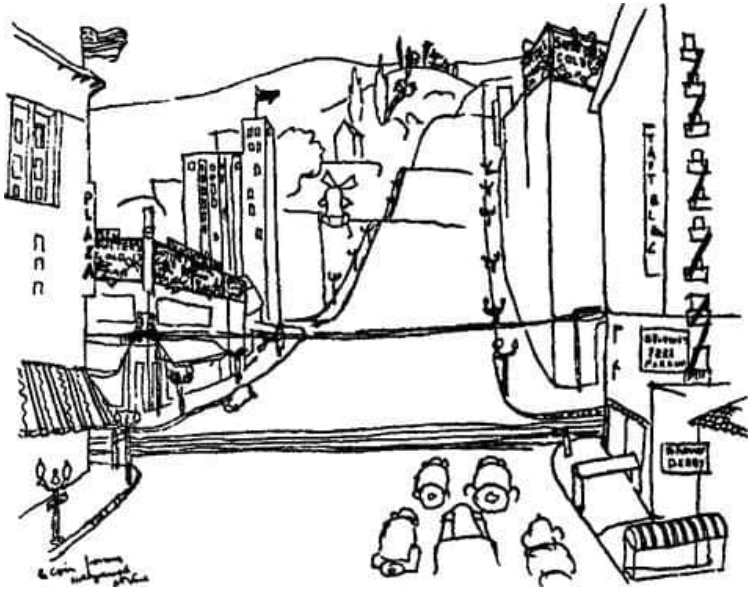
Ils mentent tous et s'en croient.



¹ Je ne pensais pas en écrivant cela que moins d'un mois plus tard (juin 1936) le cabinet Blum allait nous offrir en France des loisirs dirigés par ordre de Ministère !... – B. C.

III

La Mecque du Cinéma



**SI VOUS VOULEZ FAIRE DU CINÉMA, VENEZ À
HOLLYWOOD : MAIS SANS LA CROIX ET LA BANNIÈRE VOUS
NE RÉUSSIREZ PAS !**

Quand vous débarquez à Los Angeles, vous êtes censément jeté à la rue !

Los Angeles possède de beaux et de nombreux gratte-ciel, mais la gare de la grande ville est nettement insuffisante. Les longs trains transcontinentaux s'arrêtent et débordent dans la rue. Ainsi, dès que vous sortez de votre wagon, vous entrez de plain-pied dans la pagaïe tintamarrante des tramways, des autobus et des taxis.

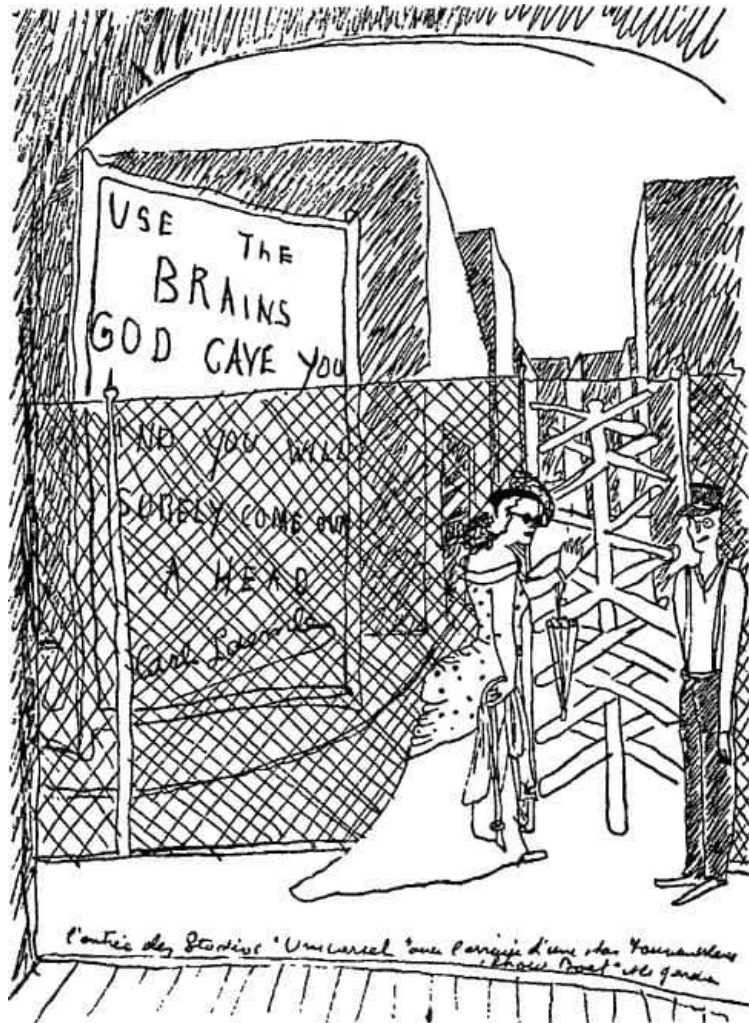
Arrêtez n'importe lequel de ces véhicules qui passent, jetez-lui une adresse, partez en vitesse ou allez-vous-en à pied, à partir de ce moment-là je vous défie de ne pas vous sentir perdu dans la rue, surtout si, comme tant d'autres, vous vous rendez à Hollywood avec

l'idée d'y faire un jour du cinéma.

A Hollywood, toutes les rues mènent... à un studio ! Aussi, à quelque allure que vous cheminiez et quels que soient la direction que vous empruntiez et le temps que vous mettiez pour vous orienter, n'importe laquelle de ces rues qui se croisent devant vous et qui filent en ligne droite, à l'est, à l'ouest, au sud, au nord, aboutit fatalement à un mur.

Ce mur, c'est la fameuse muraille de Chine qui entoure chaque studio et qui fait de Hollywood, une ville déjà difficile à atteindre, une véritable cité interdite, voire, mieux ou pis que cela, car Hollywood comporte plusieurs enceintes intérieures, qui délimitent plusieurs kremlins, qui défendent l'accès de plusieurs sérails, et je crois que ce n'est pas seulement à cause du rayonnement et de l'attraction que ses stars exercent de par le monde que l'on a baptisé Hollywood (dont le *slogan* publicitaire est : *Hollywood où les étoiles luisent jour et nuit*), la Mecque du Cinéma, mais, à proprement parler, surtout à cause de l'accès de ses studios pratiquement infranchissable pour un non-initié, comme si, réellement, vouloir pénétrer dans un studio serait vouloir forcer l'entrée du saint des saints !

Donc, si vous voulez faire du cinéma à Hollywood, venez!... mais faites-vous annoncer avec le maximum de publicité, faites sensation, sinon, sans la croix et la bannière, vous ne passerez pas, car il y a le mur.



LE TROU DANS LE MUR.

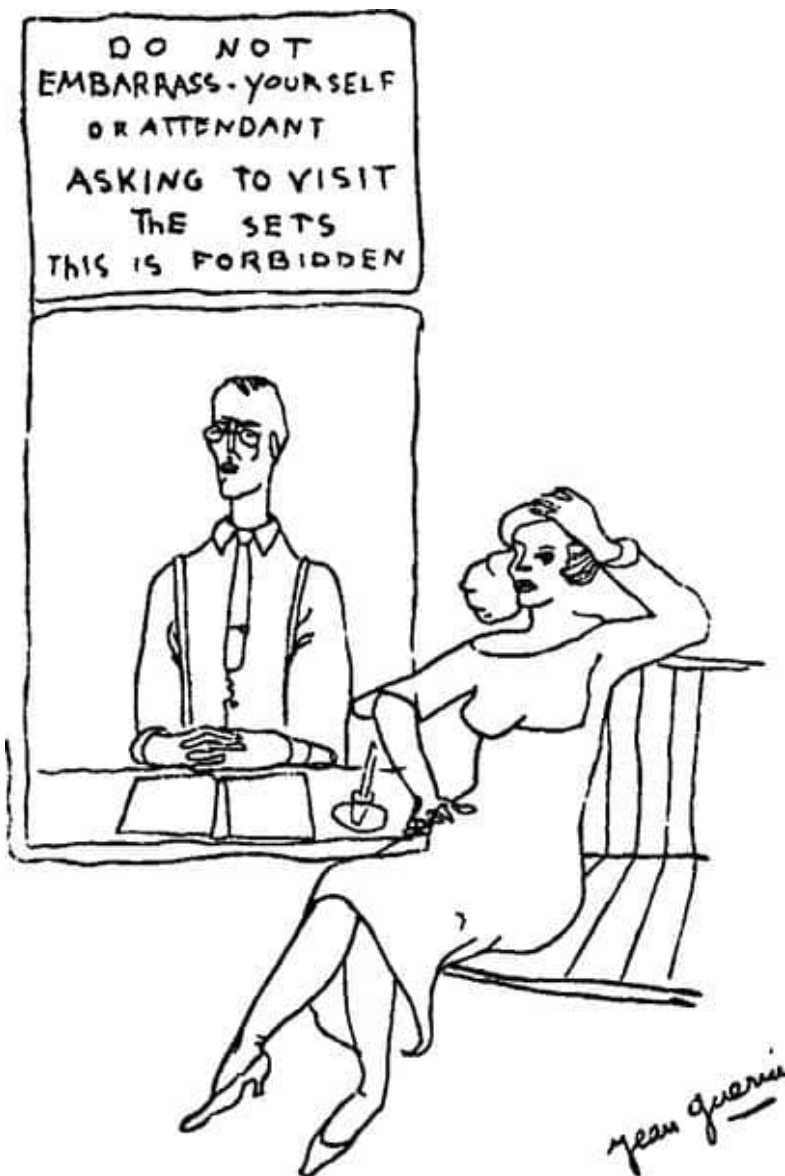
Ce mur, qui entoure chaque studio, est percé d'une petite ouverture où, infailliblement, il y a foule car toutes les autres issues de l'enceinte sont barricadées, grillagées, verrouillées, closes.

Cette petite ouverture, cette porte étroite entrebâillée donne dans un corridor ou une antichambre où s'ouvre la bienheureuse entrée du studio par laquelle tant de gens désirent se faufiler.

Mais avant de pouvoir en franchir le seuil et de pousser, le cœur battant, le tourniquet de contrôle qui vous livre passage et sonne méchamment dans votre dos en enregistrant votre entrée, il vous faut,

qui que vous soyez, stationner longtemps devant un guichet ouvert dans le mur du fond et où vient s'encastrer la tête anonyme d'un pharisien, tête qui est celle du cerbère du lieu.

La tête ? Mais que dis-je ! Ce portier qui tantôt aboie et qui tantôt susurre au téléphone, quel que soit le nombre d'exemplaires auquel il est tiré et quel que soit son type, - brutal, rabat-joie, triste, impassible, jovial, sournois, rageur, froid, d'une politesse exagérée, ahuri, bête, borné, méchant, rêveur ou souriant - ce monstre d'hypocrisie m'a toujours fait penser, chaque fois que j'ai eu à faire à lui (et c'est pourquoi je me tenais sur mes gardes), au gardien de l'enfer païen qui, comme tout le monde le sait, était un chien à trois têtes : la première, toujours haut dressée, hurlait à la lune, la deuxième, aux yeux torves, bavait, écumait et grondait sans cesse, la troisième, dont personne ne se méfiait parce qu'elle était rampante et comme endormie, avait des détentes brusques pour mordre par-derrière les chevilles des maudits qui passaient... Et c'est effectivement à des maudits que me faisaient penser les



passants arrêtés à la porte des studios, attendant patiemment et sans jamais se décourager un message de l'intérieur ou le bon vouloir d'un portier menteur et qui s'en lave les mains, toutes ces petites gens de condition modeste, mais enthousiastes de cinéma et qui ont la foi, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, petits enfants, accourus de toutes les villes du monde pour faire antichambre à l'enfer de ce paradis artificiel qu'est le ciné !

Le Dante a placé au-dessus de la porte qui descend aux enfers l'inscription célèbre : « *Vous qui entrez, laissez toute espérance...* »

A Hollywood on est beaucoup plus bref, beaucoup plus direct, beaucoup plus cynique. On ne s'embarrasse pas de formuler une belle sentence. On dit aux gens ce qu'on éprouve le besoin de leur dire, et ne pouvant le leur dire brutalement en cinq lettres, on le leur fait savoir en trois mots. On affiche au-dessus de la porte et à l'usage de ceux qui s'entêtent à vouloir entrer, une pancarte : *N'entrez pas!* Un point, c'est tout. Tant pis pour ceux qui n'ont pas compris, tant pis pour ceux qui viennent se casser le nez ou se rompre les os, et tant pis, ou tant mieux, pour ceux qui réussissent à passer. On verra bien ce qu'il en adviendra par la suite !

À L'« UNIVERSAL ».

C'est ainsi qu'à l'entrée de l'« *Universal Films* », au-dessus du guichet, dont mon ami Jean Guérin a si bien su croquer la tête de faux témoin du cerbère qui l'occupe (c'est un type assez répandu dans le populaire en Amérique), est clouée une pancarte disant : *Inutile d'attendre. – Inutile d'insister. – Vous perdez votre temps. – Les recommandations ne vous serviront à rien. – Cet endroit n'est pas fait pour vous. – N'entrez pas.*

Avec cela on est fixé.

Mais comme Carl Laemmlé, le président de cette compagnie, fait d'autre part une publicité effrénée dans les journaux, publiant des placards signés de son nom où il demande personnellement au public de bien vouloir collaborer avec lui en lui envoyant des observations, des remarques, des suggestions, qu'il s'engage à payer « cash » de 50 à 100 dollars si une idée soumise est retenue, c'est peut-être à la porte de l'« *Universal* » que « poireautent » le plus de gogos.

Si ces pauvres gens ne comprennent rien à l'ostracisme du portier, je vous avouerai entre nous que cette espèce de caméléon desséché qui joue l'ahuri, fait toujours semblant de ne pas savoir de qui il s'agit quand on lui donne le nom d'un des patrons de la maison, et même quand on lui présente une convocation urgente et signée, il fait l'innocent et affirme ne pas savoir de quoi il s'agit!

À LA « PARAMOUNT ».

A la « *Paramount* », l'équipe qui se relaie au guichet est toute du genre boxeur. Ce sont des jeunes gens costauds, bien balancés et très décidés. Mais ils ne sont pas « sport » pour un sou ! Si vous vous appelez Durand ils annoncent M. Dupont, et si vous demandez à être mis en rapport avec M. Adam, ils vous adressent froidement à M. Cook.

Un jour, un de ces jeunes matamores qui m'avait fait épeler par trois fois non pas « *Constantinople* », mais mon nom et qui l'avait noté correctement sous mes yeux : *C-e-n-d-r-a-r-s*, eut le front d'annoncer à une vedette qui m'attendait, et pensant que je ne saisisais pas le nom qu'il escamotait au téléphone, « *qu'un certain M. Wilson demandait à la voir!* »

Il faut croire que ces tours de passe-passe sont d'un usage généralisé dans cette firme et que la loge lunatique des concierges y fait la pluie et le beau temps car chaque fois qu'un chef de service de la « *Paramount* » vous fixe un rendez-vous, il est obligé de descendre ou d'envoyer sa secrétaire en bas pour établir à l'avance une fiche d'entrée, un simple coup de téléphone de sa part ne suffisant pas à venir à bout de l'humeur fantasque des boxeurs. Souvent d'ailleurs, cette fiche se trouve être égarée quand vous vous présentez à l'heure dite au guichet, ainsi que cela m'est arrivé un autre jour que Charles Boyer, qui ne dispose que d'une toute petite heure pour déjeuner, se morfondait et mourait de faim en m'attendant au restaurant du studio, cependant qu'un jeune athlète distrait qui avait égaré mon laissez-passer voulait m'appliquer sa consigne de cerbère qui est justement de ne laisser passer personne ! Je dus parlementer durant trois quarts d'heure et faire



déranger vingt personnes avant d'avoir gain de cause, de pouvoir passer... et de me mettre alors à la recherche de Charles Boyer qui avait fini par s'en aller sans déjeuner, l'heure pressant.

AUX « ARTISTES ASSOCIÉS ».

Aux « *United Artists* », le guichetier de service n'est pas seulement d'un tout autre genre que les jeunes boxeurs à l'entraînement à la « *Paramount* », il est aussi d'une autre génération et même d'une tout autre extraction sociale comme il convient à cette firme bien pensante, la plus distinguée du monde du cinéma et la seule qui se pique à Hollywood d'urbanité et de civilité.

C'est donc un homme affable qui m'accueille quand je me présente, un monsieur d'un certain âge, aux gestes protecteurs, enveloppants, et c'est tout juste si ce cher homme me laisse le temps de formuler un désir ou de prononcer un nom que déjà, tant sa hâte est grande de m'être agréable, il presse un bouton et que la porte s'ouvre devant moi. Comme je m'y engage, ce gentleman-cerbère se lève et m'accompagne trois pas pour bien préciser les indications qu'il me donne. Je suis confus et me confonds en remerciements.

C'est le cas de le dire, je suis ses instructions à la lettre : cour Sud, bâtiment 39, corridor B, escalier III, 1^{er} étage, bureau 13... et quand j'arrive à destination, j'entre dans un bureau, chauffé certes, avec une rose rouge dans un vase, des cigarettes, des allumettes, une rame de

papier blanc, des crayons soigneusement taillés, les journaux du jour, un bureau sans un grain de poussière, mais un bureau où il n'y a jamais personne et dont le téléphone est sourd-muet !

J'ai eu trois fois à faire à ce pince-sans-rire imperturbable des « *United Artists* » et chaque fois il m'a joué le même tour pendable. A la réflexion cela ne m'étonne qu'à moitié car dès le premier abord, je lui avais trouvé un air pas trop catholique à ce bonhomme, avec sa tête de vieux saint d'almanach qui aurait dû être barbu et chevelu, mais que l'on venait justement de passer à la tondeuse, au rasoir électrique et à la pierre ponce, ce qui était stupéfiant, drolatique, inconcevable, même pour un déraciné, mais l'américanisait d'une façon des plus suspectes.

La troisième fois, sachant que toutes les indications de ce sacré farceur étaient fausses, je trouvai la chose tordante et je profitai de l'occasion pour aller à l'aventure dans ces immenses studios qui groupent une dizaine de firmes, dont la compagnie de Marie Pickford.

Les bureaux particuliers de cette dernière, où je jetai un coup d'œil indiscret en passant, se composent d'une enfilade de bonbonnières tendues de toile de Jouy, avec des vieilles filles très honorables penchées sur des machines à écrire comme sur des machines à coudre (Marie Pickford est aujourd'hui dame patronnesse de Hollywood) et un amour de petit chien-chien blanc, pas plus gros qu'une pelote de laine, tombé, comme un chou à la crème de la table à thé dans les tapis.

C'est également ce jour-là que je rencontrai, au tournant d'un bâtiment et se glissant furtivement dans une cour, Douglas Fairbanks que les journaux annonçaient être encore à Cannes et que je surprénais rentrant incognito dans cette maison qui a été autrefois la sienne et qui l'est peut-être encore, au moins pour la moitié. Boutonnés tous les deux dans nos imperméables, le col relevé, le chapeau rabattu sur les yeux à cause de la pluie, nous avions l'air de deux voleurs. M'ayant rapidement dépassé mais sans me dévisager, il se retourna pour voir qui j'étais, mais il ne me reconnut pas... et moi, je n'allais pas lui courir après pour lui serrer la main, pensant que Doug ne désirait pas avoir été vu...

À LA « M. G. M. ».

A la « *Métro-Goldwyn-Mayer* », la première fois que j'y suis allé, il y avait quelques centaines de marins japonais qui encombraient le

couloir. Me frayant un chemin au milieu d'eux je croyais bousculer des figurants en uniforme. Mais je me trompais, ainsi que l'on peut se tromper à chaque pas dans la bagarre des studios hollywoodiens car l'on ne sait jamais au juste si la personne sur le pied de qui l'on marche est un vrai ou un faux personnage, et surtout pas, quand cette personne porte uniforme ou est décorée.

Mes marins japonais étaient donc bel et bien des vrais marins. C'étaient les permissionnaires d'un croiseur de bataille de la marine impériale venus faire un tour à Hollywood et ils demandaient tous, et cela je l'ai pu entendre de mes propres oreilles quand je m'approchai à mon tour du guichet, à voir « *la Madame Roma et le Monsieur Djouliatt!* », la « *M. G. M.* » tournant à ce moment « *Roméo et Juliette* » de Shakespeare, avec la fulgurante Norma Shearer, comme vedette.

Or, tout le monde le sait, cette star est une créature très capricieuse qui ne supporte la présence d'aucun étranger sur le plateau quand elle tourne car cela la rend nerveuse et lui enlève tous ses moyens.

C'est vous dire que les Japonais tombaient bien mal et que le cerbère du lieu aurait eu cent fois raison d'être sur les dents ce matin-là. Eh bien, non! Cet homme d'un sang-froid extraordinaire et d'une prodigieuse dextérité, un véritable cerbère virtuose, m'étonna car il était assurément beaucoup plus fort que Napoléon et le numéro qu'il était en train d'exécuter quand j'arrivai enfin à lui, me remplit d'admiration.

On dit que Napoléon dictait son courrier à dix secrétaires à la fois, le portier de la « *M. G. M.* », lui, parlait et répondait dans onze téléphones à la fois. Il avait un buisson d'écouteurs dans chaque main, des Japonais le harcelaient en baragouinant et s'il était branché avec Norma Shearer ou quelqu'un de son état-major, on devait lui dire Dieu sait quoi au bout des fils et sûrement pas des choses aimables pour lui – tout cela ne l'empêcha pas de me demander (il avait un fort accent allemand) ce que je voulais et, ô comble! de me mettre immédiatement en rapport avec M. Vogel, M. Robert M. W. Vogel lui-même, le chef de la publicité internationale que je désirais effectivement voir, et non pas avec un quelconque M. Lévy, nom qui s'orthographie là-bas « *Lavee* », non pas par camouflage mais en accord avec la prononciation locale.

Comme c'est la seule fois que j'ai été reçu sur-le-champ à Hollywood, je me suis souvent demandé depuis si ça n'avait pas été le fait d'une erreur ou d'un heureux hasard, ou si, dans ce puissant trust germano-américain, le bon sens pratique et l'ordre allemands n'étaient pas en train, – comme perce chez la plupart des employés de cette compagnie, sous leur anglais fluent, un solide accent d'origine, – de

forcer, de réduire les complications, les enfantillages, les chinoiserries d'une administration tatillonne et paperassière et de donner une fameuse leçon d'efficacité et d'énergie à l'organisation américaine, si souvent futile, gratuite ou pleine de trous, ou alors qui s'exerce dans le vide, est un luxe inhumain, de la technicité pure, un art pour l'art.

Et si je vous disais que je me suis renseigné et que j'ai appris que ce cerbère virtuose était un jeune nazi frais débarqué d'Allemagne, pourrait-on en conclure quelque chose ?

Peut-être bien qu'oui...

IV

Nouvelle Byzance



DE L'ARITHMÉTIQUE AU MYTHE.

Trois voies ferrées relient l'Est américain au Far West. Ces voies ferrées se font une concurrence acharnée de confort et de vitesse. Trois lignes ultra-rapides d'avions transcontinentaux, dont les « *Twa* », ceux de la fameuse ligne Lindbergh, luttent de confort et de prix avec les chemins de fer. Trois autostrades modernes filent en ligne droite « *from coast to coast* » de l'Atlantique au Pacifique et, sur ces lignes droites, courent d'innombrables autocars aérodynamiques et bariolés qui roulent jour et nuit (à la tombée de la nuit, le conducteur appuie sur un levier, les fauteuils basculent tous à la fois et les touristes se trouvent ainsi dans la position allongée !). Ils mettent dix fois vingt-quatre heures entre New York, San Francisco et Los Angeles, et tout le monde les prend à cause de leur tarif d'un bon marché inouï : 30 dollars, alors que le train, qui met trois jours et demi, coûte 130 dollars et l'avion, qui par contre ne met que dix-huit heures, 160

dollars. Des douzaines de bateaux, battant pavillon de toutes nationalités, relie directement les ports d'Europe et d'Asie aux ports de la Californie. Sans parler des routes pour automobiles, des chemins de fer, des avions et des bateaux qui montent du Mexique ou qui descendent du Canada, le trafic est tel qui converge de tous les points cardinaux vers Hollywood que dans la plupart des cas il faut retenir ses places à l'avance.

Cela ne surprend pas, dites-vous, puisque cela se passe en Amérique, que les Américains ont la bougeotte et que les fervents du cinéma ne se comptent plus de par le monde que Hollywood attire pour des raisons d'amour, d'argent, de gloire, de puissance et de prestige, de situation à se faire, d'idées à échanger, d'avenir de création d'art.

Mais vous oubliez que l'Amérique étant le pays de la quatrième dimension, tout y prend aussitôt des proportions telles que tout devient vertigineux et, par la multiplication d'un million de faits divers et des petits détails bien précis, taillés à facettes, qui se réfléchissent les uns les autres à l'infini et qui leurrent à force de se répéter, la vie elle-même, en un rien de temps, semble y devenir irréelle, un mythe.

750 000 PHOTOGRAPHIES, 35 000 LETTRES D'AMOUR.

Qu'on y songe, en 1935, la « *Paramount* » à elle seule a mis à la poste 750 000 photographies d'artistes adressées à la presse et à des fans, c'est-à-dire à des fanatiques de cinéma qui lui en avaient fait la demande, et Clara Bow, qui a battu tous les records connus du *sex-appeal*, a reçu en son temps jusqu'à 35 000 lettres d'amour en une seule semaine !

Comme il y a à Hollywood un minimum de huit grands trusts cinématographiques et je ne sais pas combien de dizaines, voire de centaines de stars, on s'imagine le volume postal que ce courrier international représente quotidiennement et le mouvement de curiosité, donc d'attraction, dont cette immense correspondance témoigne.

UNE USINE OU UN TEMPLE ?

Le courant d'intérêts et d'enthousiasme humain déchaîné par le

cinéma est devenu si menaçant pour Hollywood que Hollywood a dû prendre des mesures de défense inhumaines et disproportionnées pour endiguer ce délire entretenu par sa propre publicité, et c'est pourquoi tout n'est pas que bluff dans ce cercle vicieux.

Car le mur qui entoure chaque studio n'est pas seulement un mur symbolique, comme on pourrait le croire, un mur qui sépare la vie du rêve, le pays de la réalité d'un monde imaginaire, c'est aussi et véritablement un mur de pierres, sur les deux faces duquel se joue une double tragédie, typiquement américaine à cause du drame qui éclate dans une cascade d'épisodes souvent du plus haut comique. (Si vous avez déjà été frappé par la méchanceté et la férocité qui se dégagent souvent des films comiques américains vous comprendrez aisément que ces films, même les plus fous et les plus accélérés, s'inspirent directement de la réalité et de la vie, et que leur affabulation et leur *tempo* sont dus à une observation profonde, donc vraie.)

A l'extérieur de l'enceinte, des flots d'hommes viennent battre le pied du mur et s'échouer à la porte des studios ; à l'intérieur, des êtres illustres, célèbres certes, mais de chair et de sang, et captifs des studios, esclaves, et dont beaucoup ne rêvent qu'à se libérer, ne demandent qu'à sortir, qu'à vivre.

Sauf peut-être à Monte-Carlo, il n'y a pas de ville au monde où l'on se suicide autant qu'à Hollywood dans les milieux de cinéma, – et c'est aussi en ce sens que, malgré sa matérialité, l'enceinte est tout de même un mur symbolique : l'entrée qui la perce n'est comparable à nulle autre pareille puisque les studios où elle donne sont l'usine aux illusions et que cette usine de renommée mondiale est pour beaucoup un temple.

« TCEDIUM VITÆ ».

Le « *City Hall* », l'Hôtel de Ville de Los Angeles, la cité-mère de Hollywood, est un grand, fier et froid monument. Quand on arrive devant, il est d'un si bel équilibre, semble si solidement planté et paraît être un si pur produit de la raison, de l'équilibre et du fil à plomb que l'on hésite à y pénétrer pour aller y consulter les fiches de la déraison et du désespoir.

C'est pourtant dans cet immeuble, au dix-septième étage, dans un petit bureau, le bureau du cens, que l'on peut apprendre, documents en main, le chiffre annuel des désillusionnés des deux sexes qui se donnent ou qui tentent de se donner la mort sous le beau soleil

californien.

Ces documents sont scrupuleusement tenus à jour et les fiches sont classées, d'abord par années, puis selon l'âge des désespérés et enfin par catégories : suicidés parce que compromis dans des affaires de stupéfiants ou de mœurs, en prison ou pour éviter d'être arrêtés, pour affaires domestiques, financières, d'amour, pour ne pas aller à l'école (sic) ou parce que réprimandés par les parents, parce que fous, ivres, intoxiqués, dégoûtés de la vie en général, à la suite de la perte d'un être cher, pour raison de santé ou jeunes filles enceintes, etc., etc...

De cet amas de documents officiels je ne copie pour vous que les deux statistiques suivantes :

Année 1930

Ville	Population	Nombre de suicidés	% par 100.000	Taux %	Progression
New York	6.930.445	1.378	19	204	+
Chicago	3.376.438	540	16	172	+
Phila- delphie	1.950.961	332	10	107	+
Détroit	1.568.662	208	13	139	+
Los Angeles	1.238.048	439	35	374	+

Année : juin 1932-juin 1933. (Los Angeles)

MODE	SUICIDES			TENTATIVES		
	Mâles	Fem.	Total	Mâles	Fem.	Total
Feu	0	1	1	0	0	0
Eau	5	1	6	1	1	2
Gaz	32	22	54	56	57	113
Armes à feu	152	21	173	12	7	19
Pendaison	31	10	41	1	1	2
Chloroforme	6	1	7	1	3	4
En se jetant devant un véhicule en marche	3	0	3	0	0	0
En se jetant du haut d'un pont ou d'un gratte-ciel	13	12	25	2	7	9
En sautant d'un véhicule en marche	0	1	1	0	0	0
Couteau, ciseaux, éclats de verre	7	0	7	16	5	21
Rasoir	6	2	8	34	21	55
Poison	61	54	115	128	438	566
Inconnu	2	0	2	0	1	1
TOTAUX	318	125	443	251	541	792

% 443 suicides : mâles 72 % — fem. 28 %

% 792 tentatives : mâles 32 % — fem. 68 %

La première de ces statistiques montre que sur les cinq plus grandes villes des Etats-Unis, Los Angeles arrive proportionnellement en tête avec 439 suicidés en 1930 et la seconde donne par le détail le genre de mort choisi ou tenté par 1 235 désespérés des deux sexes en 1933 (par décence on n'a pas voulu me laisser prendre copie d'une statistique plus récente à cause des noms qui y figuraient). Je ferai d'ailleurs remarquer que dans toute l'Amérique les suicides sont en progression.

LE CÔNE D'OMBRE.

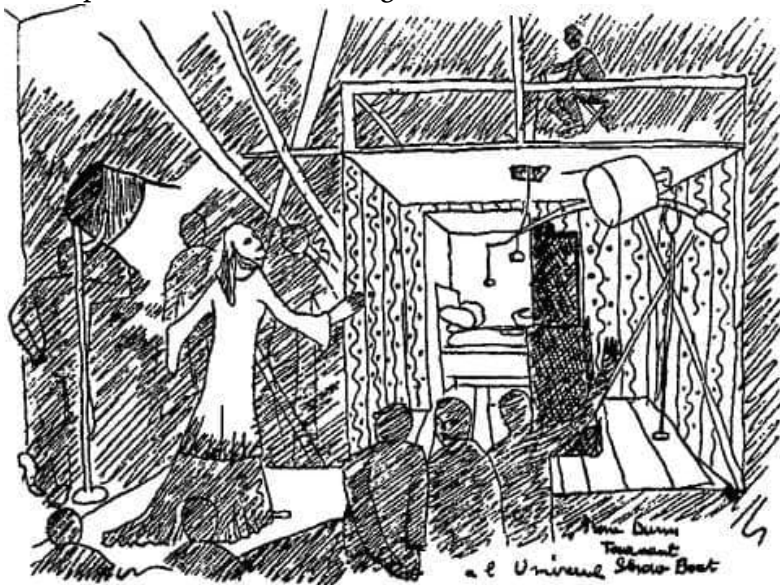
Maintenant, si l'on demande aux autorités de Los Angeles à quoi elles attribuent ce triste record, le chef du bureau du cens à l'Hôtel de Ville attribuera le taux élevé des suicides au soleil de la Californie « *qui trouble facilement les cervelles* », affirme-t-il, en quoi il est en contradiction flagrante avec ses collègues, le chef du bureau de l'hygiène sociale, qui a établi 332 jours d'insolation parfaite en 1935, « *ce qui n'est une malédiction pour personne et surtout pas pour les pauvres* », dit-il, « *car où le soleil entre, le médecin n'entre pas* », et le chef à la propagande touristique et sportive, qui affiche partout la formule : « *Venez en Californie - in the Sun-kissed Californial!* », ce qui pourrait être le début d'un hymne védique. Je rappelle pour mémoire que ces deux hauts fonctionnaires de la ville de Los Angeles sont, dans leurs déclarations optimistes, d'accord avec le témoignage des vieux chroniqueurs espagnols du seizième et du dix-septième siècle qui eux aussi vantaient déjà le climat idéal de la Californie et la préexcellence de son soleil; donc, Frederick L. Hoffman, le chef du bureau du cens, ce petit homme bougon, roux, à fortes lunettes, doit avoir tort.

... Mais ne s'agit-il pas plutôt de ce soleil artificiel capté dans les studios de Hollywood, qui se rallume tous les soirs dans les salles de cinéma du monde entier, dont le fuseau animé, sonore, lumineux, mais chargé d'une lumière étrange, trouble en effet les cervelles et dont le tragique cône d'ombre vient invisiblement balayer Hollywood en plein jour et frapper au cœur, éclipse ou choc en retour, les désillusionnés et les stars ?...

ATMOSPHERE D'USINE ET DE SERRE CHAUDE.

Cette vision par trop mélancolique paraît être tout à fait fausse

quand on se promène dans les rues gaies et



animées de Hollywood, où des automobiles pleines d'une jeunesse insouciante (mais sont-ils à ce point pressés ou n'ont-ils pas tout simplement la flemme, tous ces jeunes gens et toutes ces jeunes filles en tenue fantaisie qui ne descendent même pas d'auto pour manger?) assiègent les stands à sandwiches, à « hamburger » et à bière; mais elle paraît plus que vraisemblable dès qu'on entre dans les studios surchauffés, dont l'atmosphère d'usine et de serre chaude est aussi pénible que bizarre.

Ayant fait moi-même durant des années du cinéma et de la mise en scène, du temps du « muet », j'ai été, en entrant pour la première fois dans un studio à Hollywood, certainement beaucoup moins surpris ou amusé qu'un autre, par exemple qu'un visiteur bénévole et non initié, par le pittoresque, l'inattendu, les à-côtés d'une séance de prises de vues; mais j'ai, par contre, immédiatement remarqué la différence apportée par le « sonore » dans le travail qui s'exécutait sur les plateaux.

Je ne fais pas allusion aux perfectionnements, ni aux transformations dans l'équipement des studios et encore moins à l'appareillage monstre, complexe et raffiné, que cette nouvelle technique sonore a introduit ou nécessite aujourd'hui, car je trouve cela normal après un éloignement des studios qui a duré dix ans ; mais je veux parler du travail que je vois s'effectuer partout et de la façon de travailler de tous les collaborateurs d'un film.

Ce qui me frappe avant tout en entrant c'est de voir le grand nombre de gens qui encombrant le plateau aujourd'hui et qui s'affairent autour du metteur en scène et de ses interprètes.

Comme on ne perd pas une minute, qu'il n'y a pas d'à-coups, pas d'hésitation dans la marche du travail, bref, que cela « tourne rond » du matin au soir, avec tout juste un temps d'arrêt à l'heure du déjeuner, j'en conclus que, comme dans une usine, chacun sait exactement ce qu'il a à faire, et je ne suis pas long à comprendre que l'équipe, autour du metteur en scène, se compose aujourd'hui exclusivement de spécialistes. Mais tout aussitôt j'ai également l'impression que ce travail continu, dépêché, manque d'entrain et que, si chaque homme qui s'active dans son coin connaît bien sa partie, fait son boulot quasi automatiquement, il se désintéresse de l'ensemble et ne songe pas une minute au résultat final, qui est tout de même une œuvre d'art.

En dehors du titre et à part le metteur en scène et peut-être aussi les principales vedettes d'un film, je doute fort que l'équipe sache seulement ce qu'elle tourne, tellement la hâte que je vois est grande d'en avoir fini avec la besogne de la journée, qui se fait rapidement, certes, mais sans joie.

Tant de mètres, tant de scènes à l'heure, dans tel et tel décor. Chaque jour la tâche est imposée. Et l'on s'incline. Et la tension de tous est extrême. De temps à autre quelqu'un allume une cigarette par détente. Mais, du metteur en scène et de la star au dernier des électriciens et au plus infime des accessoiristes, personne n'a l'air content, car chacun se sent surveillé par les chronométrateurs et les experts qui ont minuté le scénario, établi l'horaire du travail, distribué les rôles, fixé les fonctions, les emplois, calculé les dépenses, les responsabilités, les chances, ainsi que l'échelle des salaires. Il est vrai que ce sont de hauts, de très hauts salaires et que les chances aussi sont très grandes...

Néanmoins, dans ces conditions, ce travail au studio, qui n'a plus rien d'artistique, mais est un travail de série, épuisant, éreintant pour tous, finit par déconcerter, mécontenter, décourager les artistes qui ont de la personnalité et du talent et qui voient tous leurs dons être confinés dans un emploi qui est d'un bout de l'année à l'autre toujours le même, comme il fane ou démode rapidement la beauté vivante des stars que l'on s'efforce à fixer une fois pour toutes dans un type qui doit rester immuable, ou comme il terrasse le metteur en scène le plus doué et le plus riche d'idées.

C'est que la discipline est très stricte sur les plateaux de Hollywood et que la règle est inflexible : on ne vous demande pas d'avoir du génie, mais d'obéir et de faire vite.

RATIONALISATION.

C'est ainsi que par la force des choses et pour avoir trop voulu rationaliser un art qui a donné naissance à l'une des premières industries du monde moderne (les magnats du cinéma américain, qui investissent des centaines de millions de dollars par an dans l'industrie du spectacle, ont encaissé à leurs guichets 2 milliards 300 millions de dollars en 1929, année de la grande crise; mais Harold Loeb prétendait dans le train qu'avec le « plein » ils auraient pu encaisser 5 milliards !), les techniciens du sonore ont abouti à un travail en série, à un travail à la chaîne, peut-être plus économique, plus rémunérateur encore pour les *producers* et les trusts, mais décevant pour tous les autres collaborateurs du film, vu que la rationalisation a transformé le travail libre de la création artistique, dans les studios de Hollywood, en une série de recettes ou d'opérations prévues, mais bizarres, et compliquées au point que l'art de la prise de vues est aujourd'hui un art, non, un rituel byzantin.

C'est ainsi qu'il ne faut pas moins de cinquante personnes présentes pour enregistrer le gros plan d'un baiser et qu'une idée de film passe par les soixante-huit départements spécialisés qui composent l'organisation d'une grande firme cinématographique, avant d'être réalisée et enfin projetée sur l'écran dans une salle publique!

LA PARADE DU BAISER.

Voici l'énumération des cinquante personnes dont la présence est indispensable pour prendre le gros plan d'un baiser qu'un jeune couple d'amoureux échange, mettons dans une clairière et se croyant... enfin seuls !

« Donne-moi vite un baiser, chérie ! » dit le jeune homme, et la jeune fille lui donne ses lèvres chastement, langoureusement, passionnément, gourmande, surprise, effarouchée, avec hésitation ou avec fougue et transport, etc., etc., etc...

Il faut pour enregistrer cette scène banale et minuscule, mais qui a

son importance dans le film puisque c'est peut-être pour voir cela que des millions et des millions d'autres couples s'attardent tous les soirs au cinéma et que Will Hays, le dictateur, le tsar américain de la censure cinématographique mondiale, ce Quai d'Orsay aux trois cents ambassades, est intervenu personnellement et à plusieurs reprises auprès des grandes firmes pour la réglementer et minuter la durée du baiser, il faut donc la présence : d'abord des deux artistes; puis, ont besoin d'être là : un metteur en scène, deux assistants du metteur en scène, deux « script-girls », secrétaires du metteur en scène; deux opérateurs de prises de vues, deux assistants de prises de vues, deux assistants des opérateurs (pour porter la caméra), un photographe; trois machinistes, deux accessoiristes, un peintre; quatre électriciens, un chef électricien, trois mécaniciens aux génératrices ; un ingénieur du son, dit mixeur, un opérateur au micro, un assistant au micro (pour porter l'appareil), un enregistreur du son (isolé dans sa cabine) ; deux doublures pour les artistes ; un valet, une femme de chambre, un habilleur professionnel ou une habilleuse, un maître maquilleur; deux commissaires aux vivres pour apporter et servir le déjeuner de tous ; un chauffeur pour la camionnette des commissaires, sept chauffeurs pour les voitures de location de la troupe, un chauffeur pour le camion du groupe électrogène, un chauffeur pour le camion des accessoires, un chauffeur pour le camion des électriciens, un chauffeur pour le camion du son.

Faites l'addition, nous voici arrivés à cinquante.

Vous croyez qu'il n'y a plus personne autour de notre couple d'amoureux et vraiment vous allez dire que j'exagère si j'ajoute encore quelqu'un?... Mais si, il y a encore quelqu'un, et qui se fait du mauvais sang, et qui trouve qu'on lambine trop, et que ça traîne, et que ce n'est jamais ça, que ce baiser...

– Voyons, mes enfants, pressons, pressons, mettez-en un bon coup pour une fois, dépêchons !...

C'est le *producer* qui mâchonne rageusement son cigare en pensant à la folle dépense que ce baiser occasionne et à l'immense recette qu'il peut faire... et si ce n'est pas le *producer* en personne qui est là, c'est son frère ou son neveu, ou encore toute sa famille, sa femme et les amies de sa femme...



Sur Hollywood Blvd.

Alors, on est beaucoup plus que cinquante et tout cela papote, ergote, cancanne, compare, donne son avis, commente, s'esclaffe, rit, jalouse, censure, applaudit ce baiser – ce faux baiser – et la chose finie, toute la smala enjuponnée et caquetante s'en va boire un cocktail en ville, un « kiss-me-quick », celui que Mae West aime, au *Vendôme* ou au *Trocadéro*, les deux boîtes à la mode.

LES MÉTAMORPHOSES DE L'IDÉE.

Si vous avez une idée de scénario ne la couchez pas par écrit et ne la mettez pas à la poste pour Hollywood, aussi tentantes que puissent être les boîtes aux lettres, et surtout ne vous faites pas d'illusion car même si votre idée est géniale, elle ne vaut pas les frais d'envoi : *elle vous sera renvoyée sans avoir été lue.*

Ce procédé est une règle absolue et la principale raison d'être du

département IDÉE, le premier des 68 départements spécialisés qui composent l'organisation d'une grande firme cinématographique par lesquels doit passer un film de sa conception à sa réalisation et à son exhibition.

Voici la liste des principaux de ces départements. Je la donne dans l'ordre de leur fonctionnement selon lequel chaque département a à intervenir à son tour pour la bonne réalisation d'un film et faciliter la marche générale d'une affaire aussi compliquée. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer le formalisme ou la complexité d'un tel organisme officiel. Moi, ce qui m'étonne, c'est que cet ensemble byzantin fonctionne et qu'il produise tout de même du film, bon ou mauvais.

Départements :

I. – IDÉE. Non seulement ce département renvoie *sans les lire* les idées de scénarios qu'il trouve dans son courrier, car il a les siennes propres, mais il lui arrive, afin de prouver aux officiels d'un trust qu'il exerce une espèce de monopole de fait et qu'en dehors de son privilège il n'y a pas de salut, de faire appel aux idées des autres, par astuce, comme un juge d'instruction plaide le faux pour apprendre le vrai. Le département IDÉE organise alors un concours de scénarios avec l'arrière-pensée de ne jamais mettre en chantier l'œuvre primée !

C'est ainsi que lors d'un récent concours annoncé dans la presse avec fracas par une grande firme de Hollywood, huit spécialistes de l'IDÉE, et qui touchaient pour cela faire un supplément de 1 000 dollars par semaine, eurent à dépouiller, à classer et à lire les 30 000 scénarios reçus et dont aucun ne fut retenu ! Mais le titre du film annoncé par ce concours « *Les Dix Commandements* » était lancé dans le grand public avec le maximum de sensation – et ce titre, c'étaient les rusés compères du département IDÉE qui l'avaient trouvé, ainsi que ce truc publicitaire inédit.

Quand le film sortit, il donna lieu à des quantités de procès en plagiat.

II. – LECTURE. Ce département alimente IDÉE en lui fournissant des suggestions. On y lit tout ce qui se publie dans le monde entier. Chaque firme lit environ 25 000 volumes par an. Ces livres sont non seulement dépouillés, analysés sous forme de comptes rendus, mais réduits à l'état d'esquisse de scénario, ce qu'on appelle dans le beau jargon du métier un « synopsis ».

Ce sont ces « synopsis » et non pas les livres ou comme ils disent «

les originaux » qui sont classés, catalogués et descendus aux archives et c'est sur cette première esquisse anonyme, sur le « synopsis » et non pas sur le livre, que des écrivains attachés à la maison seront appelés à travailler pour faire le scénario par la suite si IDÉE a retenu l'idée du livre. C'est pourquoi tant d'auteurs – Carco, O'Flaherty, moi, etc., – ne reconnaissent plus leur œuvre une fois qu'elle a été portée à l'écran.

A Hollywood, l'auteur c'est l'emm... On lui a payé ses droits, il n'a qu'à se taire.

III. – EXÉCUTIF. Ce département communique l'idée du service IDÉE aux vendeurs et aux distributeurs disséminés dans l'ensemble des Etats-Unis. Il tient compte des réponses de ces agents qui sont en contact commercial avec les exploitants qui, eux, sont en rapport quotidien avec le public des salles. L'EXÉCUTIF fait modifier par IDÉE l'idée retenue, selon les critiques, les avis, les opinions qui lui parviennent.

Ce département se met également en communication avec ses agents à l'étranger et commence même sans tarder la publicité autour de l'idée du film pour voir la réaction de l'étranger et pouvoir faire corriger d'urgence le scénario, s'il y a lieu.

C'est là l'origine de tant de fausses nouvelles que l'on trouve imprimées dans la presse mondiale chaque fois que Hollywood commence un nouveau film.

IV. – LÉGALITÉ. Le contentieux s'occupe de toutes les questions de droit concernant le studio : contrats d'auteurs et d'artistes, « *copyright* », assurances, etc., etc. Il doit considérer une production sous tous ses aspects légaux afin d'éviter des litiges et des demandes en dommages-intérêts, surtout les procès en diffamation toujours très nombreux qu'intentent des individus isolés, des groupements, des collectivités, voire toute une nation.

Malgré son flair, sa prudence et le dévouement de ses experts à la chose cinématographique ce département est débordé par les procès en plagiat dont, du 1^{er} janvier au 31 décembre, il n'arrive pas à se dépêtrer. Par exemple, après la présentation du « *Roi des Rois* », Cecil B. de Mille et la « *Paramount* » se virent accusés de plagiat par une illuminée, une certaine Miss Valeska Suratt qui les traîna devant les tribunaux. En dernière instance, le juge déclara, dans ses entendus : « ... que si l'on devait retenir l'accusation de plagiat, Miss Suratt aurait à établir d'abord qu'elle était bien l'auteur de la Bible... » Sur quoi cette folle se mit à hurler qu'elle l'était!...

Il y a des cas pendables, mais neuf fois sur dix les firmes ont à faire sinon à des fous, du moins à des loustics et à des aigrefins ou des maîtres chanteurs, car le cinéma c'est un filon, et tout le monde veut en tirer du fric.

V. – CONCEPTION. Ce département choisit les histoires, négocie les droits d'adaptation à l'écran d'un livre ou d'une pièce de théâtre (de préférence un livre à la mode ou une pièce à succès). C'est lui également qui désigne parmi les écrivains sous contrat au studio les auteurs qui lui paraîtront le plus qualifiés pour adapter telle et telle œuvre ou étoffer tel et tel sujet.

Les écrivains attachés à la firme sont toujours les auteurs du scénario. Et c'est ainsi que sur les affiches Max Reinhardt et quelques auteurs obscurs (dont un jeune professeur de littérature que l'on avait fait venir spécialement de Cambridge) ont pu signer « *Le Songe d'une Nuit d'été* » à la place de Shakespeare sans faire rire personne... à Hollywood !

VI. – ESTIME. L'idée acceptée, le service financier ESTIME étudie le scénario et le divise en autant de tranches financières qu'il y aura de départements à s'en occuper.

ESTIME attribue à chaque section un budget particulier qui dans aucun cas ne saurait être dépassé. Si un de ces budgets a été sousestimé, le département que ce crédit concerne doit rogner, économiser, se débrouiller par ses propres moyens, faire preuve d'invention, d'initiative, bref, doit se tirer d'affaire tout seul sans que la production en pâtisse.

Un film doit être réalisé avec la somme d'argent qui lui a été spécialement affectée. Pour une production courante cette somme va de 25 000 à 2 millions de dollars. On ne tolère pas un écart d'un sou et la somme doit être dépensée intégralement. ESTIME ne revient pas sur ses chiffres.

VII. – RECHERCHES. Types de questions posées dans la journée au département des RECHERCHES : Quelle est l'apparence de la mer à Saragosse? (sic)

Combien portait-on de faisceaux devant César?

Quelle est la couleur et quel est le numéro de la plaque d'auto du consul du Brésil à Bombay ?

La place de l'Alma, à Paris, est-elle plantée de marronniers ou de platanes ?

Comment est fait le peigne d'une Javanaise? Matière ? Forme ? Nombre de dents ?

Y a-t-il encore des séances de nuit à Bow Street? Comment est-ce que la salle est éclairée? Les magistrats portent-ils perruque la nuit ?

Quand il les a RECHERCHES donne ces renseignements par téléphone et les demande par câble aux quatre coins du monde quand il ne les a pas.

VIII. – RÉGIE. Est en contact, sélectionne les stars, les artistes, les figurants. Fait faire les bouts d'essai.

IX. – MAQUILLAGE. Peint sur le visage des interprètes le caractère du rôle qu'ils auront à tenir.

X. – ART. Dessine les plans et construit les maquettes des décors.

XI. – CONSTRUCTION. Ce département se compose d'un atelier de scierie, charpenterie, menuiserie, plâtrerie, plomberie, peinture, papiers peints, forge, zinguerie, métaux, verrerie, maçonnerie, briqueterie, tuilerie, draperie, tapisserie, jardinage, etc., etc.

XII. – PLATEAU. Meuble les décors, fournit tous les accessoires usuels qui *figurent* dans un home pour créer l'atmosphère vraie : fleurs, vases, vaisselle, argenterie, ustensiles de ménage, etc. du salon à la cuisine, la cave, l'étable ou la nursery.

XIII. – ACCESSOIRES. Fournit et est responsable de tous les accessoires *qui ont un rôle* dans une scène. Cela va du cure-dent dont un homme se sert en se levant de table à la batterie flottante qui doit

abattre les murs d'enceinte d'Alexandrie.

XIV. – FABRIQUE. Fait fabriquer au studio tous les accessoires qu'on ne peut pas se procurer dans le commerce.

XV. – GARDE-ROBE. - Ce département doit fournir non seulement tous les vêtements du siècle, mais encore les costumes d'apparat et les armures de toutes les époques et de tous les pays. Il se compose d'un atelier de mode, de dessinateurs, de costumiers, d'acheteurs, de coupeurs, de tailleurs, de couturiers, de brodeurs, de fourreurs, de plumassiers, de fleuristes, de bijoutiers, de blanchisseurs, de teinturiers, de cordonniers, etc., etc.

XVI. – EFFETS SPÉCIAUX. Met au point la technique de tous les trucs à sensation. Est responsable du télescopage de deux trains ou de deux autos, manœuvre les cataclysmes de la fin du monde, règle l'ouverture et la fermeture des eaux de la mer Rouge. Ce département a annihilé le mot « impossible ».

XVII. – TRANSPARENCE. Département spécialisé dans les truquages photographiques... ce qui est un domaine illimité.

XVIII. – SECRÉTARIAT. Les centaines et les centaines et les centaines de charmantes jeunes filles en train de dactylographier et de miméographier dans tous les services – car dans un studio on noircit encore plus de papier que l'on n'use de pellicule.

XIX. – MANAGER. Ce département est le purgatoire du metteur en scène qui est quotidiennement en bisbille avec lui pour l'horaire de la journée, la répartition du travail, la plantation des décors, la fréquence sur les plateaux et... la dépense.

XXX. – ÉLECTRICITÉ. – S'occupe de tout ce qui est lumière et force motrice, et ce n'est pas une petite affaire dans un studio. Dans une seule scène de « *Cléopâtre* » il y avait 400 appareils divers sur le plateau et 200 électriciens ne furent pas de trop pour surveiller, régler, manœuvrer les boîtes à lumière, les lampes à arc, les « *sun-lights* », les herses, les projecteurs, les incandescentes, les diffuseurs, les lampes tournantes, les « *babys* », les fusils à lumière, les torches. Un chef électricien doit savoir éclairer une scène d'ensemble comme Rembrandt savait distribuer la lumière dans ses eaux-fortes ou comme un peintre impressionniste.

XXXI. – CAMÉRA. – Les opérateurs de prise de vues doivent être sensibles comme des artistes et costauds comme des athlètes. Sensibles, pour la composition des groupes et le choix de l'angle de la prise de vue; costauds et le cœur bien accroché car il faut que la manivelle tourne régulièrement quels que soient les circonstances ou les risques.

XXXII. – PHOTOS. Les photographes tirent des clichés et font les portraits d'art pour la publicité du film et le bonheur des amateurs.

XXXIII. – SON. Le mixeur dans sa cabine isolante doit être à l'affût de chaque moment du film pour régler instantanément son diaphragme du soupir au coup de canon.

XXXIV. – LOCATION. Loue tous le matériel nécessaire.

XXXV. – MUSIQUE. Compositeurs et musiciens. Chants populaires, musique de scène. Orchestre symphonique, orgues et jazz. Bruiteurs et radio. La « *Métro-Goldwyn-Mayer* » possède la plus importante bibliothèque musicale des Etats-Unis (j'y ai même trouvé les œuvres de Satie).

XXXVI. – LABORATOIRE. Développement et tirage. On tire 60 positifs de chaque film à Hollywood.

XXXVII. – PROJECTION. Tous les jours les metteurs en scène et leur état-major peuvent voir le travail de la veille.

XXXVIII. – MONTAGE. Le monteur et le coupeur sont des dramaturges. Ils doivent avoir un sens inné de l'action, du rythme, de la cadence et du « tempo ». Leur contribution à la valeur intrinsèque d'une bande est estimée à 20 %.

XXXIX.-TITRAGE.

XLV. - FEU ET EXPLOSIFS. La vie des gens du film est souvent entre leurs mains, c'est pourquoi chaque studio a ses spécialistes artificiers, pompiers, etc.

XLVI. – HOPITAL, SERVICE MÉDICAL.

XLVII. – AÉRATION.

XLVIII. – MÉNAGERIE. Tous les animaux depuis la souris à l'éléphant, en passant par les tigres, les lions, les serpents, les oiseaux, les singes, les poissons. Dans le ranch chevaux, troupeaux de moutons, de vaches, basse-cour.

XLIX. – TRANSPORT. En pratique doit être paré à transporter une armée sur un coup de téléphone. Dispose de camions pour déménager des tonnes et des tonnes de matériel, de cuisines roulantes pour assurer le ravitaillement de la figuration, de baraques démontables pour loger tout le monde quand on campe «sur le motif ». En principe doit vaincre tous les obstacles et ne se laisser arrêter par rien.

L. – LOCALISATION. A dans ses archives une documentation extraordinaire concernant les sites, les paysages, les habitations, etc. Doit pouvoir localiser dans les vingt-quatre heures n'importe quel site du monde dans un rayon à moins de cinquante lieues de Hollywood et l'avoir camouflé dans le détail. C'est ainsi que dernièrement une compagnie tournant un film en couleurs dans le désert et se rendant compte que les couleurs de la nature étaient par trop monotones et ne mettaient pas suffisamment en valeur le nouveau procédé que cette compagnie avait fait breveter à grands frais, n'hésita pas à demander à LOCALISATION l'envoi de camions-citernes pour répandre sur le sable blanc du désert des tonnes et des tonnes de couleurs choisies, afin d'obtenir de belles irisations colorées à l'écran et de pouvoir vanter dans sa publicité le raffinement chromatique inégalable de son procédé d'enregistrement et l'ultra-sensibilité de sa photographie

directe en couleurs !

LI. – COMMISSARIAT. S'occupe du restaurant. Doit pouvoir servir 2 000 lunches dans un temps record, au studio ou dans le désert.

LII. – METTEUR EN SCÈNE. Est un général et un chef d'orchestre. Doit savoir commander, mais aussi à force de souplesse et de diplomatie doit arriver à coordonner les efforts de tous les services qui collaborent à la production de son film. Ses plus grands ennemis sont la perte de temps et les pertes d'argent. Doit savoir stimuler non seulement ses interprètes, mais surtout les fonctionnaires qui sont à la tête des différents départements et qui ont tous tendance à vouloir échapper à sa tutelle. Doit être perpétuellement sur la brèche et veiller à ce que personne sous prétexte de spécialisation ou par amour de l'art, ne s'écarte des données strictes et précises de son découpage. Doit avoir la volonté et le tact de savoir faire respecter par tous le scénario. Est le champion de l'idée.

Nous voici donc revenus à l'idée du scénario. Mais l'idée, même filmée, n'est pas encore au bout de ses avatars.

LX. – Le département de la PRODUCTION s'en empare.

LXI. – DIALOGUES la changent.

LXII. – DOUBLAGE la modifie.

LXIII. – CENSURE l'épluche, la coupe, la circoncit.

LXIV. – FAN-MAIL, le courrier des fanatiques la porte aux nues.

LXV. – PUBLICITÉ la colore, la gonfle, la fait éclater.

LXVI. – EXPLOITATION la négocie.

LXVII. – DISTRIBUTION la multiplie, la répand, la vulgarise.

Enfin, LXVIII, EXHIBITION la troque contre argent comptant. Mais ne me demandez pas ce qu'elle est alors devenue. Le public l'applaudit. Cela suffit.

Quel est le philosophe classique qui prétendait que les idées étaient faites pour être pensées et non pas pour être vécues ? A Hollywood une industrie est née qui en vit et qui en fait vivre le monde – ce qui est la meilleure démonstration que cette Nouvelle Byzance est bien la capitale des temps modernes.

DANS LES COULISSES.

On ne peut pas se balader comme je l'ai fait des jours entiers dans les coulisses de la « *Fox XXth Century* », de la « *Paramount* », de la « *M.-G.-M.* », de la « *Warner Brothers* », passer d'un département à l'autre, par exemple du service de la comptabilité, qui s'enregistre minute par minute électriquement et qui est tenue automatiquement à jour par d'ingénieuses, par de joyeuses machines qui ne trompent et qui ne se trompent pas et qui remplacent merveilleusement 800 comptables

timorés, aux magasins de conservation, où dans un silence impressionnant et une odeur de naphthaline on peut non seulement se promener sur des kilomètres parmi les robes, les chapeaux, la lingerie, les bas, les gants, les corsets, les gaines, les chaussures, les colifichets portés par les reines de l'écran d'argent, mais où l'on peut voir, toucher, peloter une collection complète de mannequins de cire ou de crin modelés sur l'académie même des vedettes et dont les seins, le cou, le ventre, les cuisses, les hanches, le dos sont criblés d'épingles à grosse tête de verre coloré et d'inscriptions au crayon encre, repères donnant, avec les dates à l'appui, les mensurations les plus indiscretes et les plus intimes sur la lente flétrissure physiologique des stars, sans sortir le soir absolument ahuri de ce que l'on a vu ou découvert et sans passer une partie de la nuit à se remémorer les explications, les chiffres, les statistiques dont chaque chef de service vous a accablé et sans penser aussi aux plaintes que l'on a entendues et aux confidences que l'on vous a faites lors de votre visite.

TOUT LE MONDE EST MÉCONTENT.

Chose curieuse, tout le monde est mécontent à Hollywood et plus un homme est haut placé dans la hiérarchie des studios, plus sa responsabilité est grande, plus il gagne d'argent, plus il se croit victime ou jalouxé par ses collègues, ou incompris, ou négligé, ou tenu à l'écart par les grands patrons. Bref, chaque chef de service s'imagine ne pas être à sa place et mériter un poste supérieur, ou alors il croit que c'est l'ensemble de son département qui ne tient pas le rôle auquel il aurait droit dans la production du film, qu'on n'estime pas sa collaboration à sa juste valeur, que l'on ne tient pas assez compte de ses avis, que l'on n'écoute pas ses suggestions, que tel département rival empiète sur ses prérogatives, que l'on rogne sur ses crédits, que l'on veut l'étrangler.

Pour ces hauts fonctionnaires, confinés chacun dans son département, se critiquant les uns les autres, rivalisant, la venue d'un journaliste étranger est une bonne aubaine et ils en profitent, ça je vous le jure, pour se soulager de leur rancœur. A les entendre le cinéma est foutu.

Mystique ou « sex-appeal » ?



LE GRAND ZIEGFELD.

C'était sur un plateau de la « M. G. M. ». On y tournait « *The Big Ziegfeld Follie* », la vie déjà légendaire du roi de Broadway, de cet homme de théâtre extravagant qui a épaté New York durant un quart de siècle, de cet homme d'affaires primesautier et dépensier, de ce génial et bluffeur homme de publicité, le Ziegfeld des vingt super-revues à grand spectacle, et dont chacune a fait date au théâtre, le Ziegfeld qui lança des stars et des stars par bouquets, et dont la plupart ont fait époque au music-hall, ce metteur en scène qui sacrifia délibérément à la surenchère, non pour flatter « son » public, mais pour mieux l'émouvoir, tout en lui imposant son art et son goût audacieux de novateur, et pour l'entraîner dans son orbe, cet imprésario dont chaque spectacle, toujours trop somptueux et souvent grandiloquent certes, mais toujours étrangement, profondément, humainement lyrique, était chaque fois une tentative de porter à la scène et de réaliser les aspirations populaires vers la beauté, l'éclat et

la magnificence du rêve et de la richesse, - c'est pourquoi il fallait que les « *Ziegfeld-girls* » fussent les plus jolies filles du monde comme il fallait que les « *Ziegfeld-Follies* » fussent les spectacles les plus féeriques et les plus onéreux non seulement de l'Amérique, mais de l'univers, ce que ce diable d'homme, qui dépensait plus de millions qu'il n'en gagnait, ne se lassait pas de rechercher et d'entreprendre car, malgré ses défauts, sa vanité puérile, son goût pour une publicité tapageuse et d'un rendement immédiat, son besoin d'étonner, ses boniments, ses petitesse de tyranneau que rachetaient des gestes magnifiques, Monsieur Ziegfeld avait de la gloire une conception authentique.

NEW YORK, LA NUIT.

Et c'est ce prurit de gloire, cet appétit insatiable qui donne à sa vie, mouvementée, aventureuse, pleine d'avatars, et à son œuvre, baroque, touffu, étourdissant, une unité que seul le cinéma pouvait rendre en portant cette carrière hors série à l'écran et que le film, à la prise de vues duquel j'avais la chance d'assister, a en effet magistralement rendue en en faisant l'unité d'art d'un grandiose spectacle dont l'authenticité n'est pas tant dans la biographie d'un individu que dans l'atmosphère, l'évocation, la légende, la résurrection de toute une époque récente, mais défunte, car seul le cinéma pouvait raconter comme une simple biographie l'histoire vécue des goûts, des emballlements, des attractions, des amusements et des distractions du public, et du plus frivole, et du plus inconsistant, et du plus fugitif de tous les publics, celui des théâtres d'une grande ville et de ses lieux de plaisir : New York, Broadway la nuit, avec ses danses, ses gommeuses, sa prostitution camouflée, ses élégances mondaines et populaires, ses modes, ses plumes, ses bijoux, ses nus, ses boys, ses musiques, ses lumières mouvantes, ses bas de soie lisses à huit reflets, et tout un fatras de maquillages - cils, yeux, sourires, bouches, gorges, ongles peints ou à rallonges, aisselles épilées, croupes fumantes, voix éraillées par les alcools - et les dessous de dentelles transparentes, et les chapeaux gibus en apothéose !

« LUMIÈRE !... ON TOURNE !... »

Le studio était plein de jazz : pianos, violons, flûtes, saxophones, coups de gong, fanfares, batterie. Par milliers, des lampes scintillaient, toutes proches, et des centaines de projecteurs viraient, chaviraient

dans de l'éloignement. Au-dessus des têtes innombrables des acteurs et des figurants costumés, l'immense levier à panoramiquer évoluait parmi les herbes des cintres, balançant dans des baquets suspendus dans le vide Robert Z. Léonard, directeur de cette production admirable qui fait honneur au cinéma, ses opérateurs et son équipe d'aides et d'électriciens.



LA HANTISE D'UN REFRAIN DE CAF' CONC'.

Tout à coup une voix d'homme s'éleva et se mit à chanter un refrain sentimental de caf' conc', refrain que reprenaient les orchestres et les chœurs, tandis que sur le plateau un jeu compliqué de vélums et de rideaux prestigieux glissaient sur leurs tringles, dévoilant peu à peu et tour à tour un gigantesque monument, une espèce de montagne truquée qui pivotait lentement sur sa base, en exposant à chacune de ses évolutions, progressivement, de nouvelles et de nouvelles cohortes de belles jeunes filles chantantes, des ensembles de danseurs et de danseuses, tout un régiment immobile d'habits noirs, adossés perpendiculairement autour de l'énorme fût cannelé de la massive colonne centrale qui se dressait et allait se perdre dans un ciel nocturne, tropical, étoilé, et dans chaque volute, sur chaque palier de l'escalier en spirale qui aboutissait au sommet de cette tour animée et vertigineuse à une plate-forme tournante, perdue très haut en l'air, de nouvelles et de nouvelles jeunes filles, étagées et comme entraînées dans le mouvement de rotation très lente des constellations, reprenaient, souriantes et nostalgiques, ce refrain initial de caf' conc'

qui avait tout mis en branle et qui tombait maintenant de là-haut en sourdine, comme arrive jusqu'à terre, atténuée et comme un doux murmure, des profondeurs effarantes du ciel la lointaine musique des sphères.

LE CLOU DE LA « ZIEGFELD-FOLLIE » EST UNE PAGE ARRACHÉE À MON ROMAN « LE PLAN DE L'AIGUILLE ».

Ce qui se déroulait sous mes yeux, en une succession de tableaux éblouissants, étaient autant de scènes d'amour, de grâce, de joie, d'insouciance et d'innocence dont le développement était d'une poésie tout à la fois charmante et bouleversante parce que tout à la fois anecdotique et cosmique, historique et irréelle et, malgré sa splendeur ineffable, toujours d'une profonde, d'une éternelle, d'une véritable humanité.

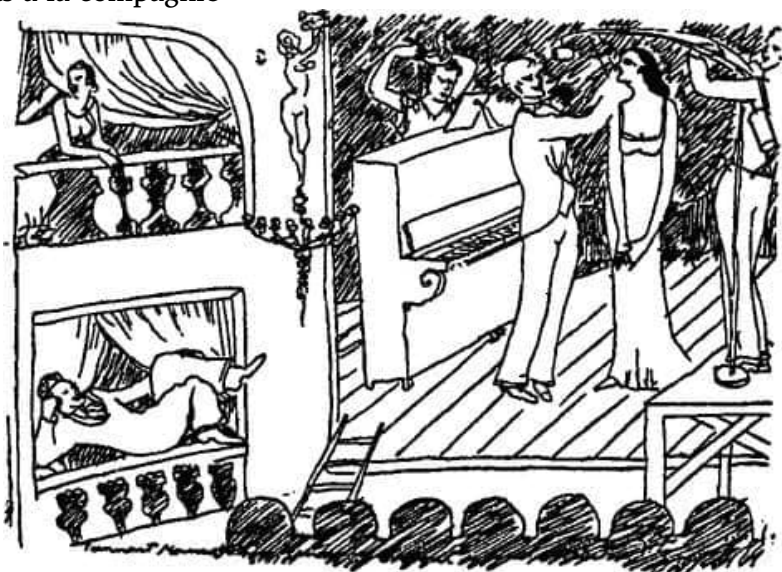
Aussi jugez de ma stupeur quand à travers mon émotion je sentis poindre et se faire jour petit à petit la certitude d'avoir déjà assisté à ce spectacle et que je reconnus se concrétisant, se reconstituant, se matérialisant sous mes yeux qui ne pouvaient croire à ce prodige, parce qu'il se réalisait sur un autre plan, dans une ambiance sonore d'harmonies et toute pétillante des feux du studio, la page 89 de mon roman « *Le Plan de l'Aiguille* » où j'avais décrit, dix ans auparavant, et dans le silence du cabinet, un semblable monument de synthèse plastique et d'apothéose de la vie, page dont voici le texte :

« Une mêlée d'êtres cyclopéens constituaient le soubassement du monument. Des hommes perpendiculaires s'échappaient de cette mêlée, gravissaient le premier étage de la montagne, étreignant dans leurs bras musclés des femmes de toutes les races. Les femmes jaillissaient rieuses de leur étreinte, rieuses, légères, effarouchées. Comme un essaim de papillons ou d'oiseaux elles voltigeaient en spirale autour du monument dont elles atteignaient presque le faite. Mais ce sommet était renflé. Un nuage d'enfants joufflus s'y accrochait, des garçons et des filles qui tournaient en chantant. Au milieu de cette ronde était assis un adolescent. Il se levait. Il faisait le tour du sommet en s'élevant graduellement. Marche par marche, il montait, de face, de trois quarts, de dos. Toujours plus haut. Toujours plus haut. Enfin, il se détachait seul sur le vide. Il avait atteint le sommet : une boule, une sphère, un globe, une lampe, le soleil, - qu'il tentait d'arracher, de soulever et de maintenir, haut, très haut en l'air, à bout de bras, sans

Il est vrai que sur le plateau de la « M. G. M. » mon Prométhée était une adorable brunette, trônant dans les nues, avec des yeux sérieux, mais lumineux de bonheur comme les étoiles de la Croix du Sud qui l'éclaboussaient en passant derrière sa tête, et dont les riantes compagnes, qui faisaient la roue autour d'elle, étaient les reflets rayonnants de sa beauté unique, ainsi multipliée du centre à l'infini.

UNE « SCRIPT-GIRL » À ASSISE, EN L'AN 1260 : ANGÈLE DE FOLIGNO.

Mais mon émotion était si grande de voir naître et prendre forme dans le vif à Hollywood ce que je n'avais fait que rêver et évoquer en noircissant du papier, une nuit, dans ma chambre d'écrivain à Paris, - et cette matérialisation formelle et vivante était d'un art si pur - qu'au lieu de faire arrêter ce spectacle, de courir chez un homme de loi pour faire saisir le film et réclamer un million de dollars de dommages-intérêts à la compagnie



de cinéma, dans la joie inespérée que cette surprise me causait, et bénissant les scénaristes de leur heureux plagiat, je me cramponnai au bras de l'admirable créature, une fine et intelligente et souple Florentine qui m'avait permis de l'accompagner au studio où elle travaillait comme « *script-girl* », une femme d'élite comme il y en a quelques-unes à Hollywood, dont je voyais également monter

l'émotion et dont le trouble allait *crescendo* au fur et à mesure que le spectacle se développait, prenant de plus en plus d'ampleur en augmentant de magnificence en vue de la finale, je lui dis, me penchant sur elle et lui parlant à l'oreille, en lui désignant les divines jeunes femmes, ses sœurs, dont la multitude sur le plateau et l'apothéose me faisaient tourner la tête et dont la beauté me ravissait l'âme :

– Regarde, ce sont les Trônes, bimba. Ces girls ne sont plus des femmes, elles sont trop et trop belles ! Ecoute cette musique. Le refrain de caf' conc' n'a plus rien de vulgaire à cause de tout ce qu'il a réussi à équilibrer et à mettre en branle sur le plateau. Je ne sais pas comment vous vous y prenez, mais ici, ce n'est plus du cinéma que l'on fabrique dans ce studio, c'est de la haute mystique. Nous sommes en plein ciel, et cette apothéose, à la gloire de la beauté des femmes, que nous admirons, toi et moi, ce n'est plus un tableau terrestre, c'est déjà une vision, un coup d'œil, un coup de panoramique, comme de l'enregistrement dans l'au-delà. Tu vas comprendre, et retiens ce que dit ta compatriote, la bienheureuse et visionnaire Angèle de Foligno, en parlant de la beauté de Dieu et de l'armée des anges fulgurants qui l'escorte : « *Leur multitude était éblouissante et si parfaitement innombrable que SI LE NOMBRE ET LA MESURE N'ÉTAIENT PAS LES LOIS DE LA CRÉATION, j'aurais cru sans nombre et sans mesure la sublime foule que je voyais. Je ne voyais finir cette multitude ni en largeur, ni en longueur, je voyais des foules supérieures à nos chiffres...* »

– Oh, dear, I love you! me dit la jeune femme en me souriant mystérieusement et en me poussant du genou.

– Tu es un ange, bimba, ainsi que toutes les belles qui sont là, exposées à la lumière. Mais, dis-moi, est-ce toi, l'Italienne, qui a su faire respecter le nombre et la mesure dans cette apothéose dont la grandeur m'écrase ? Dis, connaissais-tu ce texte mystique ?

– Mystique, dis-tu ? A Hollywood on dit « *sex-appeal* », c'est plus sûr...

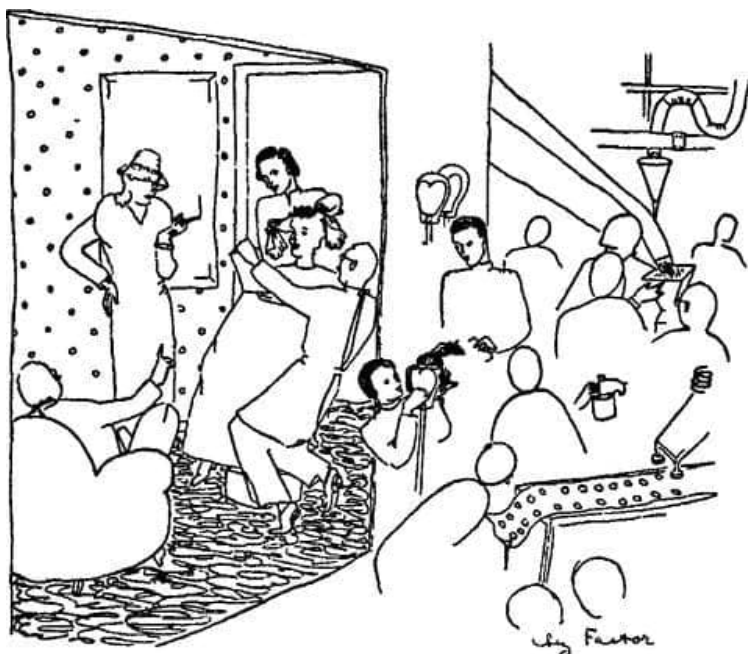
Et la belle « script-girl » se mit à fredonner le refrain qui nous hantait tous, acteurs et assistants, le refrain de caf' conc', le refrain miraculeux...

Alors, j'embrassai ma patricienne dans le cou au grand scandale des gens du studio.

Ah, ces poètes !...

VI

Le grand mystère du « sex-appeal »



WALLY WESTMORE, L'EXPERT EN « SEX-APPEAL ».

« Pas de star sans "*sex-appeal*" et pas de "*sex-appeal*" sans fards. Mais sans la ligne des cheveux il n'y a pas de beauté possible... »

Tel est le premier aphorisme de Wally Westmore, le créateur de l'esthétique du visage au cinéma.

Etabli depuis une vingtaine d'années à Hollywood, où il s'est spécialisé dans les soins de beauté et où il s'est rendu fameux par ses recherches et par ses réussites répétées et retentissantes, Wally Westmore, le maître maquilleur de la « *Paramount* », est tout à la fois l'inventeur et le fabricant de la plupart des stars qui se sont fait une réputation mondiale. Aussi son jugement, comme celui du pape en matière de religion, passe pour être infaillible quand il s'agit de la

beauté portée à l'écran.

Expert en « *sex-appeal* », c'est lui qui fait subir aux artistes les plus cotées, donc les plus fières et les plus intangibles, l'humiliation d'un « *test physiologique* » trimestriel et qui délivre à chacune d'elles la « *charte personnelle de beauté* » à laquelle toutes sont soumises. De même, pas une débutante, pas une « starlette » n'a chance de réussir au cinéma si Westmore, ce magicien clairvoyant, ne lui fixe pas de prime abord son « genre » et puis son « type ».

Wally Westmore est l'homme qui a fait le plus au monde pour moderniser, renouveler le charme féminin en ajoutant à son éternel mystère l'attrait de la ligne des cheveux, la ligne d'aujourd'hui, comme séduction.

LA CLEF DU « SEX-APPEAL ».

« On dit communément que les yeux sont les fenêtres de l'âme; c'est bien possible après tout, - mais le style actuel de la coiffure de Milady est la clef de son "*sex-appeal*" », affirme Westmore.

« Les yeux, la bouche, la complexion, la figure peuvent être impeccables et bien proportionnés, mais il n'y a pas de véritable "*sex-appeal*" pour une femme sans l'édifice, sans l'artifice de la coiffure, car tous ses charmes naturels ne seront bien équilibrés que par la ligne de ses cheveux. »

Et il précise : « Par cette ligne j'entends la symétrie, en quelque sorte aérienne, voire syncopée si j'ose dire, qui doit s'établir entre le bas et le haut d'un visage avant de s'étendre, de régner sur l'ensemble de la figure qui comporte des parties dures, des parties molles ou floues. Il est impossible qu'un visage mal équilibré par la plantation et la masse des cheveux puisse séduire à l'écran, le "*sex-appeal*" étant un rayonnement, une attirance magnétique, une émission ou un échange d'ondes, en un mot : une harmonie.

« La plupart des stars ont des défauts auxquels nous pouvons remédier par le maquillage, ou les éclairages, ou encore par des truquages photographiques ; mais si la masse et la plantation de leurs cheveux sont asymétriques, ou même si la ligne de leur coiffure est déplacée, tous nos efforts seront vains et leur visage paraîtra toujours disproportionné dans ses différentes parties, c'est-à-dire qu'il semblera contrefait et tourmenté, donc pas beau.

« Comme Baudelaire : *Je hais le mouvement qui déplace... la ligne !* »

LE PLUS BEAU VISAGE D'AUJOURD'HUI.

La femme qui a la ligne idéale de cheveux et la figure la plus parfaite selon l'avis de Wally Westmore, ce connaisseur passionné et sensible au point qu'il compare ce divin visage de femme à un cœur palpitant, est Gladys Swarthout, la vedette du Metropolitan Opéra et l'étoile du film récent « *Give Us This Night* » (*Donnez-nous cette nuit*).

« Son front n'est ni trop haut, ni trop bas », explique Westmore, avec émotion. « Il s'infléchit légèrement vers le centre, ce qui donne à la ligne de ses cheveux une double courbe en forme de cœur, noble dessin dont la pureté est encore accentuée - et avec quelle grâce ! - par l'étroitesse palpitante des tempes. »

Parmi les autres stars dont la coiffure est en parfait accord avec leur type de beauté et qui illustrent le mieux la théorie de Westmore puisqu'elles sont toutes sorties telles que nous les connaissons de ses mains créatrices, il cite de préférence : Mae West, Jean Harlow, Kay Francis, Claudette Colbert et Sylvia Sidney.

LES NÉGRESSES BLONDES.

Nous étions, Westmore et moi, debout sous un portique publicitaire, à l'abri de la pluie qui tombait à seaux, mais éclaboussés. Il attendait sa voiture qu'un gamin était allé quérir dans un « *parking* » où il y avait un demi-mètre d'eau. Jusque-là je n'avais soufflé mot, trop heureux d'écouter parler cet homme qui m'intriguait et que l'on m'avait dit être énigmatique et secret. Il s'était laissé aller à me faire des confidences et je tendais l'oreille, troublé et surpris par une note de mélancolie qui perçait sous tous ses propos. Je le sentais inquiet, fébrile, méprisant et comme insatisfait ou déçu. Mais son humeur chagrine n'était peut-être due qu'au mauvais temps ou à du surmenage. Comme sa voiture ne venait toujours pas, pensant l'amuser, je me mis à lui raconter que me trouvant au Brésil à l'époque de la représentation de « *Platine Blonde* », ce film avait eu un tel succès à Rio de Janeiro qu'en moins d'une semaine toutes les belles mulâtresses et les indolentes négresses qui sortent à la tombée du jour pour aller se promener à l'Avenida ou jouir de la fraîcheur du bord de la mer, plage des Flamants, s'étaient fait déteindre les cheveux et qu'elles se maquillaient toutes au rose-rose.

– C'était d'un drôle ! concluais-je. Mais c'était tout de même inquiétant, car elles avaient toutes l'air de n'être plus que l'envers d'elles-mêmes comme ces personnages que l'on entrevoit par transparence quand on examine un négatif à l'œil nu. Imaginez-vous ce cortège de négresses blondes dans la lumière du crépuscule, à contre-jour, avec la tache claire de leur visage maquillé et leurs cheveux morts, mais brillants ! On aurait dit un cortège de revenants. Un jour, j'ai même rencontré une noire qui s'était fait passer au henné et qui était du plus beau roux irlandais. C'était une créature superbe, mais, rousse, souverainement ridicule.

– Je sais, me dit Westmore, sur un ton désenchanté. Très peu de femmes connaissent leur charme et encore moins savent s'en servir pour lui faire rendre le maximum de séduction en équilibrant bien tous les dons de leur beauté naturelle. Cela est dû probablement à leur ignorance des principes les plus élémentaires de l'art, de l'architecture, de la poésie et... du maquillage. Un chef-d'œuvre est toujours et avant tout une œuvre d'équilibre. C'est pourquoi toute jolie fille qui se destine au cinéma devrait s'adresser d'abord, avant que l'on vienne m'ennuyer avec elle, à un architecte ou à un peintre de ses amis qui lui enseignerait la règle d'or de la symétrie et comme il est possible aujourd'hui que la ligne la plus sublime chez la femme est la ligne de ses cheveux... Dieu, elles ne s'en doutent pas, les mignonnes, et j'ai souvent l'impression de perdre mon temps...



– Comment pouvez-vous dire cela ? lui dis-je, stupéfait de cet aveu

désillusionné qui venait de lui échapper. Comment, vous, maître ? vous qui êtes l'auteur des nouveaux modèles vivants que les femmes du monde entier s'évertuent à imiter; vous qui exercez une influence telle par leur intermédiaire que les mondaines les plus répandues dans la société des grandes villes comme les pauvres jeunes filles inconnues, perdues dans les villages des pays les plus lointains obéissent à leur insu à vos décisions ou à vos intentions quand elles s'étudient devant leur miroir, se poudrent, se mettent du rouge aux lèvres, se font une beauté et sont toutes prêtes à sacrifier ou à modifier leur personnalité la plus intime selon ce que vous aurez imposé à vos filles, vous, le père des stars...

– Ah, les stars ! s'écria Westmore, ne me parlez pas des stars, il n'y en a plus !... c'est la crise, la crise des stars... ici, à Hollywood... renseignez-vous... il n'y a plus beaucoup d'espoir...

Et le grand homme sauta au volant de son automobile qui était enfin arrivée et démarra brusquement en aspergeant les passants d'une quadruple gerbe d'eau sale.

La ligne, pensais-je en le regardant s'éloigner. Il anime des lignes, et frise, et galbe, et donne une élégance calamistrée même à l'eau sale de la chaussée quand il y fonce en dérapant. Quel homme ! Mais c'est un possédé...

– Qu'est-ce qu'il a, le patron, ce matin, il est nerveux, hein ? me dit le gamin qui avait amené la voiture de Westmore. Vous voulez un taxi, m'sieu ?

– Non, mon petit, vois, plutôt un bateau !

En effet, la pluie redoublait et les chaussées commençaient à déborder.

LA PERCÉE : « I'LL STRIKE IT ! »

Une crise des stars à Hollywood? Cela paraît impossible car il suffit d'ouvrir les yeux pour se rendre compte que Hollywood est une pépinière de talents qui regorge de jeunes gens et de jolies filles.

De la jeunesse, il y en a partout, dans les bars, dans les boutiques, dans les restaurants. Les rues en sont pleines et à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit on peut voir passer des beautés sensationnelles en auto ou les rencontrer à pied, en n'importe quelle tenue, en shorts, en pyjama, en fourreau de soie, en robe du soir, en imperméable, en fourrures, - mais toujours les cheveux calamistrés, -

faisant leur marché, seules ou à deux, ou accompagnées de jeunes gens élégants, ou chaperonnées par leur maman ou une vieille tante, ou suivies d'un chauffeur nègre.

Dans le hall des grands hôtels où il n'y a pas une place de libre, dans les isolements des instituts de beauté où l'on ne reçoit que sur rendez-vous, dans les salons des coiffeurs où l'on fait queue, des débutantes têtues siègent en permanence, à moins qu'elles ne suivent les cours de gymnastique et de rythmique qui ne désemplissent pas du commencement à la fin de la semaine. D'autres, merveilleusement ambitieuses, fréquentent assidûment les conférences de l'Académie du Psychisme pour former leur volonté et pour former leur corps, d'autres encore, s'ébattent dans les piscines en plein air, nagent, plongent et pratiquent tous les sports, le cheval, le ski, l'avion, l'épée. Les concours de beauté ou de danse sont fort achalandés et les « starlettes » plus ou moins connues et les célébrités en herbe ne se comptent pas que l'on rencontre dans toutes les compétitions sportives ou dans les endroits à la mode, dancings, boîtes de nuit, casinos, clubs clandestins, courses, matches, championnats de tennis, sports d'hiver et plages ensoleillées que l'on peut visiter dans la même journée, le dimanche, régates, fêtes de nuit, ou à bord des « *gambling-boats* » ancrés à trois milles au large, ou, tout simplement, à la sortie des cinémas ou à un thé.

On peut en dire autant des jeunes hommes qui se destinent à l'art cinématographique, dont beaucoup sont fort beaux, tout flambant neufs, d'un chic américain nouveau, sportif et à la page, d'une élégance tape-à-l'œil, genre gangster ou, tout au contraire, sobre et



recherchée comme celle d'un gentleman anglais, ou négligée, affectée comme celle d'un bachelier d'Oxford pour ne pas dire d'un chômeur intellectuel 1936. Ces dandys sont en très grand nombre et on les voit partout.

Quand on a assisté une fois ou deux à un « *cocktail-party* », quand on a entendu les rires insouciantes de ces jeunes gens, quand on s'est mêlé à eux, quand on a bu, ri, dansé ou que l'on est sorti trois ou quatre fois avec l'un ou l'autre, que l'on a surpris les confidences d'une fille ou bavardé avec un garçon, on s'imagine facilement, on est même convaincu que toute cette jeunesse dorée (ou qui le fait semblant) est promise au plus bel avenir et que rien n'est plus facile que de percer au cinéma. Hélas ! il n'en est rien, et parmi tous ces jeunes hommes il n'y en a pas un sur mille qui réussisse à se faire un nom à l'écran, et il n'y en a pas une sur dix mille qui devienne star parmi ces jeunes femmes.

Néanmoins, leurs propos sont fous d'espoir. « Donnez-moi seulement une chance, disent-ils, et je percerai ! » « *I'll strike it!* » C'est leur formule.

Mais voilà, malgré leur farouche résolution, leur volonté, leur endurance et leur courage, malgré l'argent qu'ils dépensent pour arriver et les privations qu'ils supportent, ce qui leur échoit à force de bluff, de combinaisons et de micmacs c'est dans le meilleur des cas un bout de rôle, de la figuration intelligente ou par extraordinaire de servir de doublure à une vedette, - et les années se passent sans que la chance ne leur sourie jamais.

A quoi cela tient-il puisqu'ils sont jeunes, beaux, actifs, enthousiastes et que beaucoup ont un réel talent ?

A cela personne ne peut répondre et personne ne peut expliquer cette carence, mais le fait est certain : *depuis la naissance du cinéma, à peine trois ou quatre stars, je ne dirai pas étaient originaires de Hollywood, mais ont été découvertes à Hollywood!*

MÉLI-MÉLO HOLLYWOODIEN.

J'avais demandé un rendez-vous à Ernst Lubitsch, le grand metteur en scène de renommée universelle. Je voulais l'interroger sur la crise des stars car j'étais tout particulièrement curieux d'avoir l'avis de cet homme compétent sur une question qui intéresse au premier chef l'avenir du cinéma à Hollywood.

Il serait enfantin de vouloir présenter une personnalité aussi marquante qu'Ernst Lubitsch; mais qu'il me soit permis de faire remarquer que quand je lui fis demander un rendez-vous, Lubitsch était le directeur de la production à la « *Paramount* » et que, trois jours plus tard, il était tombé en disgrâce. Pourtant cet homme avait eu la responsabilité des 60 films que la « *Paramount* » avait édités du 1^{er} janvier au 31 décembre 1935, production qui représente, à raison de 125 copies par film, 60 millions de pieds de positifs ou 18 500 kilomètres de bandes parachevées, soit une dépense, à la moyenne de 5 millions de francs par pellicule, de 300 millions de francs au minimum.

Si un homme d'un tel poids ne pèse pas plus lourd que plume dans les décisions que peuvent prendre sans préavis les dirigeants financiers d'un trust cinématographique, vous imaginez aisément les efforts surhumains qu'un débutant doit faire pour soulever ce monde qui l'écrase et arriver à percer au cinéma. Mais cet exemple explique encore bien d'autres choses sans lui incompréhensibles, d'une part, comment des vedettes adorées du public peuvent disparaître de l'écran du jour au lendemain sans qu'on n'en entende jamais plus parler et sans que personne ne se soucie d'elles ou puisse vous dire ce qu'elles sont devenues, pourquoi et à qui elles ont déplu, et d'autre part, comment notamment il se peut faire que dans l'organisation du cinéma américain l'individu compte pour zéro et que même une star n'est qu'une chose.

Ce régime dictatorial et le plus souvent anonyme qui s'exerce du haut en bas de l'échelle et à chaque degré de la hiérarchie, non seulement dans les trusts, mais dans l'ensemble de l'organisme social aux Etats-Unis, me semble être un des traits les plus révélateurs de la mentalité disciplinée, conformiste, mais facilement tyrannique de la démocratie américaine qui se proclame à tout propos championne de la liberté et du libre arbitre ; en tout cas cette contradiction qui se manifeste jusque dans la vie courante est la chose en Amérique qui gêne le plus un Français raisonneur, volontiers frondeur et habitué à l'indépendance de jugement et d'action, surtout quand il s'agit de questions artistiques concernant la mise en scène au théâtre ou au cinéma.

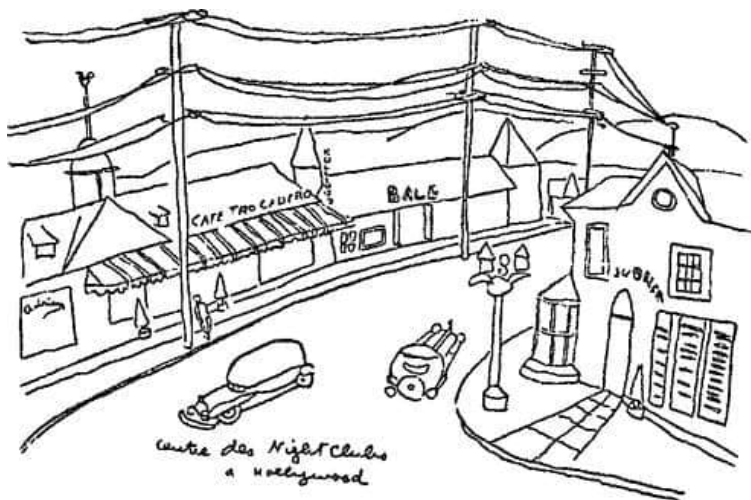
Donc, ma demande de rendez-vous se trouvait être d'autant plus indiscreète que Lubitsch lui-même était en troubles et jouait sa situation. En effet, à la suite de je ne sais quelles circonstances que personne n'a su m'expliquer clairement à Hollywood, mais probablement pour des raisons de normalisation de la production, qui seules ont été rendues publiques (et pour une fois on ne parlait pas de népotisme dans une telle affaire!) les dirigeants de la « *Paramount* »

venaient d'arrêter la prise de vues de « Hôtel Impérial », le grand film que Marlène Dietrich était en train de tourner, avec Charles Boyer comme « *leading-man* » et sous la supervision personnelle d'Ernst Lubitsch. Comme Marlène menaçait de s'en aller, refusait de tourner autre chose ou avec un autre metteur en scène et parlait même de quitter Hollywood définitivement, on s'imagine les bruits contradictoires et les rumeurs alarmantes qui se mirent à circuler en ville; mais la stupéfaction de Hollywood fut portée à son comble quand on apprit, trois jours plus tard, que Lubitsch était remplacé provisoirement par William Le Baron à la tête de la production de la « *Paramount* » et qu'il lui était octroyé un congé de trois mois.

Telle était la décision irrévocable, aussi soudaine qu'inattendue, même pour ceux qui se croyaient être dans le secret des dieux, que John E. Otterson, ex-ingénieur des Téléphones à New York, devenu par la grâce des banquiers grand manitou de la « *Paramount* », avait prise sans crier gare.

C'était une véritable révolution de palais, comme il s'en produit fréquemment dans cette nouvelle Byzance qu'est Hollywood, et dont les répercussions sont imprévisibles car les quantités d'intrigues qui se nouent et se dénouent chaque fois à la faveur d'un tel événement peuvent bouleverser aussi bien le « *standing* » de telle ou telle personnalité en vue, ce qui réjouit toujours des tas d'envieux, qu'ébranler les assises d'un puissant consortium, et cela pour le plus grand dam de tous ceux qui vivent de l'industrie du film.

En l'occurrence, Marlène Dietrich quitta la « *Paramount* » pour aller tourner chez Selznick et quelques semaines après son départ, Margaret Sallavan, qui s'était fait beaucoup prier avant d'accepter de la remplacer dans « *Hôtel Impérial* », se cassait le bras, si bien que les dirigeants de la « *Paramount* » se virent contraints d'abandonner l'idée de ce film dans lequel plus d'un million de dollars avaient déjà été engloutis, et que finalement ce pauvre et cher Charles Boyer, qui n'en pouvait mais, tiraillé qu'il était à hue et à dia, alla rejoindre Marlène chez Selznick pour tourner avec elle « *Le Jardin d'Allah* », son prochain film qui sera édité par « *United Artists* ». Quant à Lubitsch, je n'en ai plus eu de nouvelles depuis que j'ai quitté la Mecque du Cinéma; je suppose qu'il ne va pas tarder à prendre une éclatante revanche, comme cela se pratique et est de rigueur à Hollywood où, comme en Chine, il faut toujours *sauver la face*. Je crois même que c'est là la seule tradition d'honneur à Hollywood.



Naturellement, dans ce méli-mélo, Ernst Lubitsch n'eut pas le temps de m'accorder l'entrevue désirée, mais ce diable d'homme, que Jacques Théry, son ami et son collaborateur le plus intime, dit être aussi spirituel et déluré que Pagnol et qui est assurément une des têtes les mieux équilibrées qui soient, trouva le moyen, malgré tous les ennuis qui le tracassaient, de me faire savoir son opinion sur la crise des stars.

Et voici cette opinion telle que je l'ai reçue par téléphone, une nuit, vers quatre heures du matin. (La voix qui me parlait était alternativement dure et infléchie, mais j'attribuais les intonations féminines qu'elle prenait par moments, surtout en fin des phrases, à l'éloignement d'où elle me venait.)

OPINION D'ERNST LUBITSCH SUR LA CRISE DES STARS.

« – La crise des stars à Hollywood ?... Mais cette crise est réelle. C'est même la seule crise sérieuse que nous ayons connue ici depuis sept ans, c'est-à-dire depuis l'avènement du parlant...

« – Aujourd'hui, en 1936, ce dont nous avons le plus besoin ici, ce ne sont ni des nouveaux scénarios, ni des nouvelles histoires, ni des nouveaux écrivains, ni des nouveaux metteurs en scène, ni des nouveaux compositeurs, peintres, costumiers, décorateurs, etc., mais nous avons besoin de nouveaux interprètes, de nouveaux talents, de nouveaux acteurs, de nouvelles actrices, car ce dont nous manquons le plus ici, à Hollywood, ce sont justement des stars, des stars de gros

calibre, oui...

« – C'est urgent, immédiat, vous allez voir !... Il ne s'est peut-être jamais dépensé autant de talent et d'ingéniosité à l'écran que durant ces sept dernières années. Jamais on n'a autant travaillé. Jamais les photos n'ont été aussi belles. Jamais les éclairages n'ont été aussi réussis. La technique est à point. Le son, la voix. Tout est "O. K."...

« – Oui, aujourd'hui tout le monde est bien. Tout le monde est intelligent. Tout le monde sait s'habiller, se maquiller, marcher, danser, chanter... Vous dites que la diction laisse beaucoup à désirer?... mais le public américain s'en fiche comme de l'an quarante, car jamais nos "girls" n'ont été aussi épatantes qu'aujourd'hui !...

« – Il est bien entendu que toutes nos actrices ont du "*sex-appeal*" et que tous nos acteurs ont du génie. Les uns et les autres sont capables d'exprimer toute la gamme des sentiments et l'on peut leur demander tout ce que l'on veut. Tous sont prêts à tout. Tous sont d'une docilité non pareille. Jamais ils n'ont été aussi bien payés. Mais jamais il n'y eut aussi peu de noms sur l'affiche, des noms capables de faire doubler les recettes, des noms capables de faire salle comble dans n'importe quel cinéma du monde, des noms qui...

« –... Qui ?... Vous voulez des noms?... Mais je ne veux désobliger personne!... Qu'il vous suffise de savoir qu'actuellement, ici, à Hollywood, il y a tout juste 23 interprètes dont la réputation et le talent sont à la hauteur des dépenses que l'on est toujours prêt à engager sur leur nom si ce nom assure à lui seul des recettes records ! Peu importe le film, pourvu que l'un de ces 23 interprètes figure dans la publicité !...

« – Ecoutez, 23, ce n'est pas beaucoup, hein ? Avouez que ce petit nombre est tout à fait disproportionné avec les immenses capitaux que l'industrie du cinéma risque sur ce chiffre... 23 stars !... oui, pas une de plus ! ... 23...

« – D'ailleurs, ce nombre aura encore fondu avant la fin de l'année : primo, parce que la renommée, la popularité, le succès sont les choses les plus éphémères qui soient, et, secundo, parce que parmi les 23 qui figurent sur ma liste certains sont déjà en plein déclin professionnel...

« – Ah!... autre chose... Le plan de production des studios anglais pour l'année en cours va encore appauvrir nos rangs déjà si clairsemés. Dès aujourd'hui, les offres très avantageuses des « *producers* » britanniques attirent nos stars, nos vedettes et les Anglais ne reculent devant aucun sacrifice d'argent pour leur faire passer l'eau au plus vite. On dirait qu'ils se sont juré de faire émigrer tout Hollywood à Elstree ! Et comme à deux ou trois exceptions près les Anglais n'ont personne à nous donner en échange, ils nous portent un grand coup et nous touchent dans un point vital, c'est très grave.

« – Il y a actuellement une rivalité anglo-américaine autour des stars. On bataille autour d'un beau visage à coups de banknotes comme pour la possession d'un champ de pétrole...

« – Comment?... Non, je ne désespère pas, nous saurons bien nous débrouiller. Comme chez vous, le système *D* nous a toujours tirés d'affaire en Amérique, mais la lutte sera de plus en plus chaude, c'est trop sérieux...

« – Quoi?... si je suis actuellement prêt à aller tourner en Angleterre?... Ah, ça non, jamais, j'aime beaucoup trop Hollywood, vous savez!... Hein?... vous me demandez ce que je vais faire si cette crise des stars dure et va empirant?... Eh bien, vous pouvez l'annoncer, je me ferai plutôt "*talent-scout*" que de renoncer à croire à la beauté conquérante de nos femmes et de nos filles... Bonne nuit !... Allô, allô !... vous dites ?... ce que le "*sex-appeal*" devient dans cette bagarre ?... Mais le "*sex-appeal*", cher monsieur, est une invention américaine et les Anglais peuvent se brosser ! Nous inventerons autre chose s'il n'y a plus de stars... bonne nuit !... »

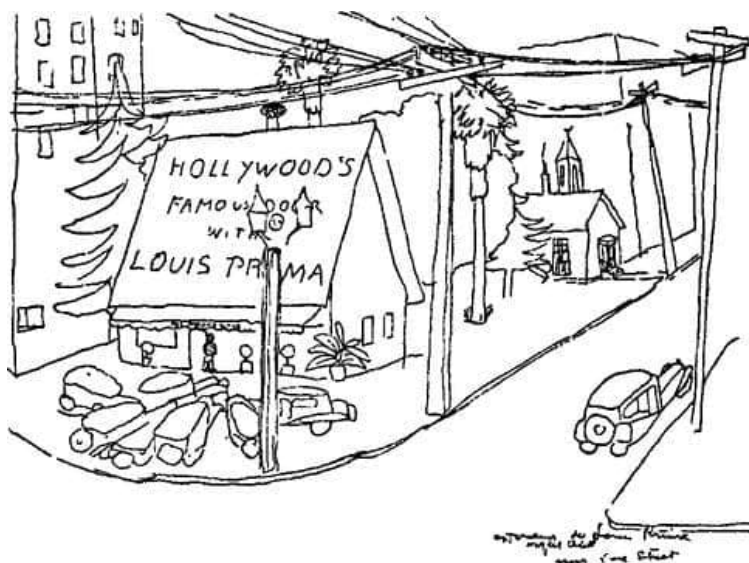


l'orecchio di lev. f. 1000

g. 1000

VII

Hollywood, la nuit



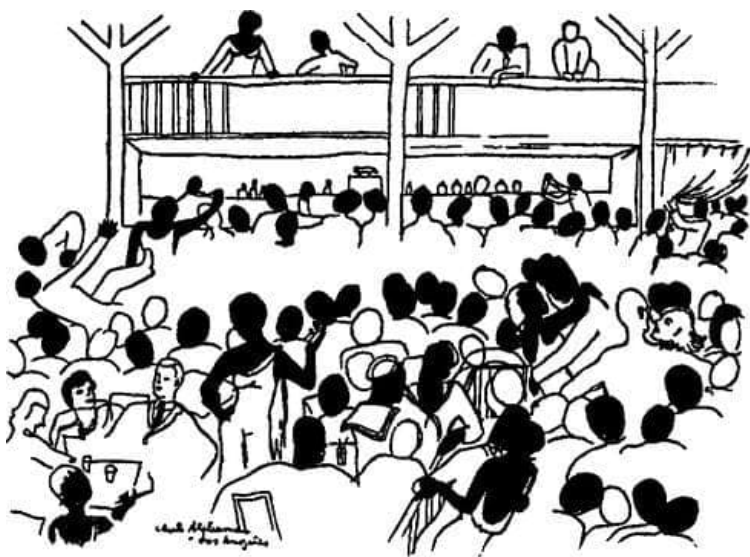
L'AGENT, UN DES MAÎTRES OCCULTE DE L'ÉCRAN.

Si derrière chaque star se cache son maquilleur, l'expert en « sex-appeal » qui lui a décerné sa « charte de beauté », qui a défini son genre, qui a fixé son type, qui est le véritable auteur de ce visage immuable qu'elle porte à l'écran, ce qui lui vaut une foule d'adorateurs c'est entendu, mais est surtout *une marque de fabrique* qui lui donne sa valeur commerciale et lui assure des revenus fantastiques tant que cette marque, soutenue par une publicité folle, est populaire, à gauche et à droite de chaque star se dissimulent deux autres hommes sans lesquels elle ne serait pas : l'agent qui l'a lancée et le chasseur de star, le « *talent-scout* » qui l'a découverte.

L'agent est l'homme qui a partie liée avec la star tout en étant en relations intimes avec les studios qui n'ont pas de secrets pour lui, mais qu'il met en concurrence en menant dans les coulisses ces campagnes de presse qui passionnent l'opinion publique américaine,

mais qui la façonnent aussi et dirigent sournoisement le bon ou le mauvais goût de la foule.

L'agent est au courant de ce que le public attend au cinéma, de ce que les écrivains préparent, de ce que les metteurs en scène recherchent, de ce que les studios sont prêts à payer pour mettre sous contrat une vedette dont ils manquent et dont ils désirent s'assurer le concours dans leur production future. Professionnellement, il est tenu de savoir tout ce qui se passe sur les plateaux et tout ce qui se décide dans les conciliabules les plus secrets des dirigeants d'une firme, comme il doit être à l'affût des déceptions d'une prise de vues, des défauts, des faiblesses d'un scénario, des manquements, des insuffisances, du déclin d'un interprète pour pouvoir amorcer la guerre téméraire, souvent de longue haleine et surtout fort difficile de mener à bien, d'échos, de potins, de bavardages, de débinages impitoyables, de sous-entendus venimeux, de sarcasmes rancuniers, de comparaisons féroces, de malveillance, de calomnie, de provocation, de rivalité, d'habileté, de compromis et de scandale qui précède comme un phénomène d'accompagnement en effervescence la chute d'une ancienne et le lever d'une nouvelle étoile.



L'agent doit non seulement avoir un stock de remplaçants et de remplaçantes sous la main et être sans cesse à la recherche de nouveaux talents, mais encore doit-il avoir la main heureuse. C'est pourquoi un agent est toujours un homme d'imagination. Il a la tête qui lui éclate. Il a trop d'idées. C'est un homme universel qui se mêle et qui touche à tout. C'est un intrigant, un menteur, un imposteur-né. En outre, c'est un homme d'affaires doué d'un flair prodigieux qui va jusqu'à devancer, deviner les desiderata du public et des producteurs

que sa manie est de flatter jusqu'à épuisement, mais qu'il exploite tout en les orientant selon ses vues personnelles car le succès oblige, et un bon agent ne se contente pas de suivre l'engouement général, il fait volontiers figure de novateur en imposant à tous un nom inconnu qu'il lance et qui fera fureur, mais qu'il tyrannisera.

C'est un métier épuisant et désespéré que celui d'agent car pour pouvoir tenir longtemps en faisant feu des deux bords, il faut être joueur dans l'âme et avoir le diable au corps, et ce n'est qu'à force de subtilité, d'épate, de ruse, de volonté et de finesse que cet homme entreprenant qui se dépense sans compter arrive à entortiller et à sévir dans les studios, qui jamais ne se méfient autant de lui et le voient venir quand, justement, il a enfin jeté son dévolu, pris à la glu, appâté, choisi, promis, maquignonné, séduit, trompé tout en inspirant confiance, mené grand train insouciant tout en poursuivant une idée de derrière la tête, fait aboutir mille et une combinaisons et démarches obliques avant de gonfler à bloc ou de laisser choir la star qu'il convoite, celle qui est chaque fois sa nouvelle raison de vivre, sa vanité, son orgueil, sa créature, son faible, sa chose, son commerce, sa fille spirituelle, sa maîtresse, son illusion, sa veine, sa victime, sa ruine, dame Fortune dont il a rêvé, - la dernière ou l'inconnue, qui pour lui et pour tout un monde de parasites qui grouillent autour de lui et qui ont tous barre sur elle, va jouer à son insu leur chance à tous.

LES « TALENT-SCOUTS », LES CHASSEURS DE STARS.

Donc, si la star ne peut rien faire au cinéma sans l'intervention de son agent et des agents de son agent, les firmes cinématographiques elles non plus ne peuvent se passer des services de cet homme et de son équipe de rabatteurs qui leur apportent pêle-mêle stars, hommes, idées, scénarios, publicité et qui ne reculent devant aucun scandale, - et l'agent, à son tour, pour rester maître du jeu et avoir tous les atouts en main, dont le plus fort est sa trouvaille personnelle : une nouvelle star, se voit dans l'obligation de se muer en *talent-scout* ou d'avoir toute une équipe de chasseurs à sa dévotion, qu'il met en campagne et qui lui coûtent cher, des as, qui sont les Buffalo Bill de ce Barnum.

Par définition, le *talent-scout* est un simple chasseur d'étoiles. Mais comme il est avant tout un débrouillard, s'il ne s'improvise pas séance tenante agent de la star qu'il vient de découvrir, c'est-à-dire s'il ne se bombarde pas de son propre chef son propre patron quand il croit tenir un merle blanc, à l'instar du grand patron dont il est alors

l'émissaire, il a tendance à vouloir faire main basse sur tout ce qui lui paraît être susceptible d'intéresser, de surprendre ou de plaire et de faire de l'argent au cinéma, et non seulement une beauté ou un talent nouveaux qu'il vient de dénicher, mais comme les stars se font de plus en plus rares et qu'il faut bien vivre, il rabat vers Hollywood, sans discernement, et c'est en quoi son rôle est souvent néfaste, le plus grand nombre d'attractions possible.

C'est ainsi qu'un *talent-scout* mettra sous contrat un boxeur nègre à qui il demandera de lui écrire un scénario, une danse acrobatique ou baroque, un jazz exceptionnel ou un numéro extraordinaire de music-hall, des animaux savants, un pitre infâme comme cette malheureuse ballerine Trudi Schoop, surnommée *le Charlot femelle*, qui a lamentablement échoué en Californie, des phénomènes comme *The Dionne Quintuplets*, les cinq petites jumelles canadiennes qui sont les vedettes - et l'on se demande quel peut en être l'intérêt? - d'une comédie musicale que la *Fox* est en train de tourner, le héros d'un fait divers, une divorcée ou un gangster, un homme à la mode ou une femme dont on a beaucoup parlé dans les journaux comme ce pauvre Cliff Weble, dit *le Dandy de New York*, engagé à 3.000 dollars par



semaine, et qui se morfond, et qui s'ennuie à Hollywood, attendant depuis un an et demi que son metteur en scène veuille bien se rappeler de lui et daigne le faire débiter ou comme Arlette Stavisky, dont on a également annoncé la venue sur le plateau, une *girl*, une entraîneuse de *night-club* comme Eleanor Powell, la chérie de Hollywood, qui dansait vingt-quatre heures par jour et qui vient d'être transportée à bout de nerfs dans une maison de santé, où elle se mit à hurler, quand on l'interna: «Charme!... darling !... laissez-moi me

tuer !... Sans la danse la vie m'emm... ! » ou Mabel Boll, qui n'a aucun talent et qui n'est pas jolie, mais qui a les plus beaux bijoux d'Amérique et qui a défrayé la chronique pour avoir été mêlée aux aventures rocambolesques de Charles A. Lévine, ce Don Quichotte de l'aviation transocéanique.

A vrai dire, tout lui paraît bon, au chasseur d'inédit qui ne sait plus à quel saint se vouer pour faire prime et se distinguer, et plus une idée est abracadabrante, plus il y a des chances pour qu'il la trouve géniale, car le *talent-scout* est par essence un hâbleur, mais aussi un badaud, c'est-à-dire un gogo de grande ville qui finit par se laisser prendre à ses propres boniments - et c'est pourquoi ce type, quels que soient sa jactance, sa vulgarité, son allure, son rôle, sa duplicité, ses intentions secrètes, troubles et suspectes dès qu'il est sur la piste d'une femme, n'est pas tout à fait antipathique et que ce coquin est malgré tout un enjôleur, inquiétant certes, mais assez populaire, pittoresque et naïf.

LE TERRAIN DE CHASSE DE PRÉDILECTION DES « TALENT-SCOUTS ».

Si les chasseurs d'étoiles sont une espèce d'oiseaux de proie, ce sont des rapaces de nuit car leur terrain de chasse de prédilection est dans toutes les capitales des Etats-Unis, ces îlots fiévreux où dans une débauche de lumière, de musiques de jazz, d'alcools versicolores, de cris éruptés par les haut-parleurs, de batailles, de défis, de passions, de danses perpétuelles la vie nocturne bat son plein.

C'est, à New York, qui reste malgré la crise le grand centre de sélection et le principal marché où les *talent-scouts* ont fait leurs plus belles trouvailles (95 % des stars de cinéma ont débuté sur les planches à New York), Broadway le quartier des théâtres, des grands, des petits et des théâtres d'à côté, et puis Harlem, avec ses *Burlesques*, ses *night-clubs*, ses boîtes, ses dancings de renommée mondiale.

C'est, à Chicago, la fameuse Boucle, « *The Loop* », avec sa chaîne ininterrompue de foires-expositions, de ménageries, de cirques, de kermesses, de music-halls géants, de skatings monstres, de patinoires en labyrinthe, de cabarets souterrains pleins de dédales truqués, de spectacles exhibitionnistes corsés de jeux de miroirs déformants, de palais d'illusions, de maisons orientales, d'appartements à double issue, de boudoirs clandestins.

C'est, à La Nouvelle-Orléans, dont les quatre dernières petites débutantes engagées le 15 février 1936 pour leur chance ou leur

malchance à Hollywood et dont j'ai retenu le nom pour voir si l'on parlerait encore une fois d'elles : Miss Louise Small (18 ans), Miss Wilma Francis (18 ans), Miss Jill Dean (18 ans) et Miss Diana Gibson (20 ans) étaient originaires, le *Carré Français* avec ses cafés, ses restaurants, ses pâtisseries, ses cabinets particuliers, ses balcons fleuris, ses rues chaudes, ses bals, son carnaval.

C'est, à San Francisco, dans le centre, les quartiers réservés *Little Italy*, et ses tavernes louches, *Chinatown*, et ses fumeries d'opium, et pôles d'attraction de la plus fameuse des côtes de la flibuste, *Barbary Coast*, « *L'Embarcadéro* » et « *La Marina* » qui sont les deux marchés de stupéfiants les mieux achalandés du monde ; c'est encore, le samedi soir et le dimanche, les îles, les plages, les robinsonnades de la Baie, toute cette immense banlieue de fêtes nautiques, de feux d'artifice, de fanfares, de fritures, de saoulographie, de chahut et de chansons, avec ses terrasses, ses jardins, ses bosquets, ses guinguettes du bord de l'eau, ses ponts, ses bateaux de fleurs, ses kiosques d'amour, ses barques à la dérive marquées d'un lampion.

C'est, à Miami, les piscines, les maisons de jeux, les casinos flottants exploités par la bande d'Al Capone.

C'est, à Galvestone, le concours de beauté où l'on désigne Miss Univers.

HOLLYWOOD, LA NUIT.

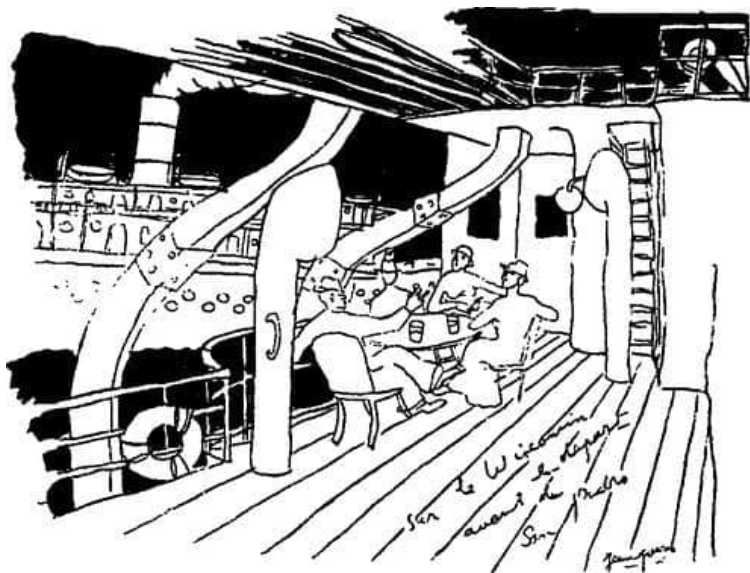
Hollywood non plus ne manque pas de boîtes de nuit, des grandes et des petites, mais les clients qui les fréquentent sont justement des gens de cinéma plus ou moins arrivés, et si l'on y rencontre un *talent-scout* c'est qu'il y est venu faire un tour par détente, pour retrouver des amis ou revoir d'anciennes pensionnaires à lui, bavarder, se distraire et non pas pour s'y tenir à l'affût. Quant à *Main Street* qui est la rue chaude, la rue brûlante de Los Angeles, c'est une rue pleine de *cafeterias* à un sou, de petits restaurants *chilenos* à trois sous, de cinémas à cinq sous, de chambres de passe à dix sous, de tirs aux pipes, de boutiques d'automates, d'académies de billard, de jeux de boules, de golfs miniatures, de *Burlesques* et de dancings de la dernière catégorie, des monts-de-piété ouverts toute la nuit. *Main Street* qui est la promenade habituelle des prostituées et des proxénètes femelles, des marlous philippins, mexicains, orientaux, nègres, des permissionnaires de la flotte stationnée à San Pedro qui viennent y faire la ribouldingue et des soldats en vadrouille, aucune vedette de Hollywood, aucune débutante n'oserait s'y aventurer aujourd'hui et l'on n'y rencontre pas

un chasseur d'étoiles, à moins que ce ne soit en amateur ou en curieux, car quel est le noctambule qui n'est pas, en vérité, chasseur, c'est-à-dire, tout comme un *talent-scout* professionnel, à l'affût d'une rencontre, d'une surprise, d'une nouveauté ou d'une sensation?

Et moi-même, l'on aurait pu me prendre pour l'un d'eux quand, quittant le soir Nelly, la vieille cuisinière de Van Vechten, l'héroïne du *Paradis des Noirs* qui tient présentement un bouchon au fin fond de Central Avenue et qui vous fait manger une délicieuse cuisine du Sud, je poussais mes expéditions nocturnes jusqu'aux *Watts*, ces campements nègres disséminés dans les terrains vagues qui entourent Los Angeles et Hollywood et qui sont la nuit comme autant de cours des Miracles, et à Willminton, ce repaire de la pègre japonaise que hantent les fraudeurs et les contrebandiers, et qui est un véritable coupe-gorge, bien que hommes et femmes y fument en public, dans des baraques sonores où fusent les éclats de rire, la « *marijuana* », la fameuse herbe hilarante de la vieille secte des flagellants, « *Los Hermanos de Sangre Cristo* », dont les pénitences sont épouvantables et qui célèbrent encore aujourd'hui et de temps à autre une « crucifixion de sang », comme cela a eu lieu le 5 février 1936 à Morada, Nouveau-Mexique, et qui est la dernière en date des crucifixions connues... avant les quatre-vingts bourgeois crucifiés et brûlés vifs par le « *Frente Popular* » à Almendralejo, Espagne, fin août 1936...

Mais ceci est une autre histoire, une histoire vraie, et non plus du cinéma.

FIN



A bord du « Wisconsin ».

*San Pedro, Champerico, San José de
Guatemala, Acajutla, La Libertad, La
Union, Corinto, Punta Arenas,
Cristobal, Saint Thomas (îles Vierges),
Corvo (îles des Açores), Le Havre, du
17 février au 19 mars 1936.*

Dans la collection Les Cahiers Rouges

(dernières parutions)

- Lou Andreas-Salomé *Friedrich Nietzsche à travers ses oeuvres*
Jacques Audiberti *Les enfants naturels*
Jacques Audiberti *L'Opéra du monde*
François Augiéras *L'apprenti sorcier*
François Augiéras *Domme ou l'essai d'occupation*
François Augiéras *Un voyage au mont Athos*
François Augiéras *Le voyage des morts*
 Marcel Aymé *Vogue la galère*
 Jurek Becker *Jakob le menteur*
 Louis Begley *Une éducation polonaise*
 Julien Benda *La tradition de l'existentialisme*
 Emmanuel Berl *La France irréaliste*
Emmanuel Berl et Jean d'Ormesson *Tant que vous penserez à moi*
Tristan Bernard *Mots croisés*
Patrick Besson *Les frères de la consolation*
Princesse Bibesco *Le confesseur et les poètes*
Lucien Bodard *La vallée des roses*
Alain Bosquet *Une mère russe*
Jacques Brenner *Les petites filles de Courbelles*
Charles Bukowski *Factotum*
Charles Bukowski *Women*
Anthony Burgess *Pianistes*
 Michel Butor *Le génie du lieu*
Truman Capote *Prières exaucées*
 Hans Carossa *Journal de guerre*
Biaise Cendrars *Hollywood, la Mecque du cinéma*
André Chamson *Le crime des justes*
Jacques Chardonne *Ce que je voulais vous dire aujourd'hui*
Jacques Chardonne *Propos comme ça*
 Bruce Chatwin *Utz*
 Bruce Chatwin *Le vice-roi de Ouidah*
Jacques Chessex *L'ogre*
Emile Clermont *Amour promis*
 Jean Cocteau *Reines de la France*
Jean-Louis Curtis *La Chine m'inquiète*
 Léon Daudet *Souvenirs littéraires*
 Degas *Lettres*
 Joseph Delteil *La Deltheillerie*
 Joseph Delteil *Jeanne d'Arc*
 Joseph Delteil *Jésus II*
 Joseph Delteil *La Fayette*
 André Dhôtel *L'île aux oiseaux de fer*
Maurice Donnay *Autour du Chat Noir*
 Robert Dreyfus *Souvenirs sur Marcel Proust*
Alexandre Dumas *Catherine Blum*
Alexandre Dumas *Jacquot sans Oreilles*
 Oriana Fallaci *Un homme*
Dominique Fernandez *Porporino ou les mystères de Naples*
Ramon Fernandez *Molière ou l'essence du génie comique*

Ferreira de Castro*La mission*
 Ferreira de Castro*Terre froide*
 Max-Pol Fouchet*La rencontre de Santa Cruz*
 Georges Fourest*Le géranium ovipare*
 Georges Fourest*La négresse blonde*
 Jean Freustié*Proche est la mer*
 Gabriel Garcia Márquez*L'automne du patriarche*
 Gabriel Garcia Márquez*Récit d'un naufragé*
 David Garnett*La femme changée en renard*
 Maurice Genevoix*Raboliot*
 Jean Giono*Jean le Bleu*
 Jean Giono*Que ma joie demeure*
 Jean Giono*Le Serpent d'étoiles*
 Jean Giono*Un de Baumugnes*
 Jean Giono*Les vraies richesses*
 René Girard*Mensonge romantique et vérité romanesque*
 Jean Giraudoux*Églantine*
 Jean Giraudoux*Supplément au voyage de Cook*
 Yvette Guilbert*La chanson de ma vie*
 Louis Guilloux*Hyménée*
 Jean-Noël Gurgand*Israéliennes*
 Kléber Haedens*Magnolia-Jules/L'Ecole des parents*
 Daniel Halévy*Pays parisiens*
 Knut Hamsun*Au pays des contes*
 Pierre Herbart*Histoires confidentielles*
 Henry James*Les journaux*
 Pascal Jardin*Guerre après guerre*
 Marcel Jouhandeau*Les Argonautes*
 Ernst Jünger*Rivarol et autres essais*
 Franz Kafka*Journal*
 Jean de La Varende*Le Centaure de Dieu*
 Armand Lanoux*Maupassant, le Bel-Ami*
 Jacques Laurent*Croire à Noël*
 G. Lenotre*Napoléon - Croquis de l'épopée*
 G. Lenotre*Versailles au temps des rois*
 Norman Mailer*Les armées de la nuit*
 Antonine Maillet*Les Cordes-de-Bois*
 Antonine Maillet*Pélagie-la-Charrette*
 Luigi Malerba*Saut de la mort*
 Luigi Malerba*Le serpent cannibale*
 Eduardo Mallea*La barque de glace*
 Clara Malraux*Nos vingt ans*
 Heinrich Mann*Le sujet !*
 Thomas Mann*Les maîtres*
 Claude Mauriac*André Breton*
 François Mauriac*Les chemins de la mer*
 François Mauriac*Le mystère Frontenac*
 François Mauriac*La robe prétexte*
 Jean Mauriac*Mort du général de Gaulle*
 André Maurois*Le cercle de famille*
 André Maurois*Choses nues*
 André Maurois*Tourguéniev*
 Frédéric Mistral*Mirèio-Mireille*
 Thyde Monnier*La rue courte*
 Paul Morand*Rien que la terre*
 Sten Nadolny*La découverte de la lenteur*
 Gérard de Nerval*Poèmes d'Outre-Rhin*
 Paul Nizan*Antoine Bloyé*
 Edouard Peisson*Hans le marin*

Edouard Peisson*Le pilote*
 Édouard Peisson*Le sel de la mer*
 Sandro Penna*Poésies*
 Sandro Penna*Un peu de fièvre*
 Raoul Ponchon*La muse au cabaret*
 Henry Poulaille*Pain de soldat*
 Bernard Privat*Au pied du mur*
 Raymond Radiguet*Le diable au corps, suivi du Bal du comte d'Orgel*
 Charles-Ferdinand Ramuz*Le garçon savoyard*
 Charles-Ferdinand Ramuz*Jean-Luc persécuté*
 Charles-Ferdinand Ramuz*Joie dans le ciel*
 Paul Reboux et Charles Muller*A la manière de...*
 Christine de Rivoyre*Boy*
 Christiane Rochefort*Archaios*
 Christiane Rochefort*Printemps au parking*
 Auguste Rodin*L'art .*
 Henry Roth*L'or de la terre promise*
 Jean-Marie Rouart*Ils ont choisi la nuit*
 Claire Sainte-Soline*Le dimanche des Rameaux*
 Peter Schneider*Le sauteur de mur*
 Victor Serge*Les derniers temps*
 Ignazio Silone*Fontamara*
 Ignazio Silone*Le secret de Luc*
 Osvaldo Soriano*Jamais plus de peine ni d'oubli*
 Osvaldo Soriano*Je ne vous dis pas adieu...*
 Osvaldo Soriano*Quartiers d'hiver*
 Roger Stéphane*Portrait de l'aventurier*
 Pierre Teilhard de Chardin*Genèse d'une pensée*
 Pierre Teilhard de Chardin*Lettres de voyage*
 Paul Theroux*La Chine à petite vapeur*
 Paul Theroux*Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni*
 Roger Vailland*Bon pied bon oeil*
 Frédéric Vitoux*Bébert, le chat de Louis-Ferdinand Céline*
 Ambroise Vollard*En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*
 Kurt Vonnegut*Galápagos*
 Kenneth White*Terre de diamant*
 Walt Whitman*Feuilles d'herbe t.2*
 Jean-Didier Wolfromm*Diane Lanster*
 Jean-Didier Wolfromm*La leçon inaugurale*
 Stefan Zweig*Fouché*
 Stefan Zweig*Magellan*
 Stefan Zweig*Marie Stuart*
 Stefan Zweig*Marie-Antoinette*
 Stefan Zweig*Souvenirs et rencontres*
 Stefan Zweig*Un caprice de Bonaparte*